

Les Gats

Comédie héroïque en cinq actes

Québec en est le lieu
En sont les personnages

Berthe
Lélimine

Bertrand, l'amant de Berthe
Blanchi Blanchon, l'auteur de la comédie
Grégoire, un portier
Les deux jeunes étudiants
Le Directeur
Le Comédien
Les deux rats,
Champlain,
Un pompier,
Deux gendarmes,
Un professeur.

~~5540~~Acte I

Un corridor d'Université, le portrait d'un évêque à barbe
et le portrait d'un évêque sans barbe, le dièse est sous-
bre, joussièreux, les planchers craquent. ~~Pied meuble~~
Une console dans un coin, seul meuble.

Scene I

7
Maître Blanche Blanchon, je dant au long cou, au quel
dièse mit une pomme d'Adam à la place du nœud
de cravate. ~~Une calotte, l'habit noir.~~
Il porte une calotte et l'habit noir.

Blanche Blanchon — l'homme fait sa prière pour converser avec
les dièses. la femme a des idées pour converser avec
les hommes. — ce n'est pas mal du tout ; cette
un apine est même délicieuse. Empressons-nous
de la noter.

(Il la note dans un carnet)

Scene II

Blanche Blanchon et Bertrant, le jeune dièse que
l'ant homme est à vingt ans.

Bertrand — Je vous y prends.

(Blanchi Blanchon continue d'écrire)

Maitre Blanchi Blanchon me fera-t-il l'honneur de me prendre pour confident, puisque, pas un hasard céleste, une chance divine, je le prends si fidèle pour la postérité, dans ce carnet précieux si connu de toute la ville pour contenir les secrets et la sagesse des nations, une pensée, une maxime, un mot de sa façon. Dites-le moi, je vous en prie; mon oreille ^{précise} dans l'attente de son élixir; ~~ne le~~ ne la laissez pas insatisfaite. Vous êtes trop galant, maitre Blanchi Blanchon; elle est d'essence féminine; vous êtes trop galant, dis-je, pour laisser languir davantage cette oreille éperdue.

Blanchi Blanchon — Je veux bien.

Bertrand — Maitre Blanchi Blanchon veut; quelle émotion! l'oreille, certain d'être touchée de ~~sa~~ ^{sa} pointe subtile, bourdonne d'appréhension. Je tardez plus cet acte foudre.

Blanchi Blanchon (lisant) — L'homme fait sa prière pour converser avec les dieux.

Bertrand — Merveilleuse promesse! Lèvres entre ouvertes qui préparent la venue du trait.

Blanchi Blanchon — La femme a des idées pour converser avec les hommes.

Bertrand — Je me rends.

Blanchi (Blanchon) — Elle n'est pas si mal, n'est-ce point ?

Bertrand ~~éprouvé~~ — Je suis rendu.

Blanchi (Blanchon) — Soyez sérieux : dites-moi ce que vous en pensez.

Bertrand — Je me rends à son charme comme une fleur à son abeille ; j'ai senti sa pointe exquise. Je ne demande pas ce que je pense : je suis trop sûr. Adieu.

Scene III

Blanchi (Blanchon)

Blanchi (Blanchon) — Le jeune homme, malgré sa légèreté, est intelligent ; il m'apprécie, semble-t-il, à ma juste valeur. Peut-être est-il trop valable ? Du moins, je préférerais qu'elle m'écoute en silence, qu'il me savoure sans bruit...

Ah ! Voici Berthe qui vient. Fuyons devant ses pas. Laissons cette âme gourmande dans la privation de notre présence : c'est ainsi qu'elle nous aimera.

Scene IV

17

Berthe est ~~jeune~~^{gracieuse}, quelque peu pâle et. Sa toilette est négligée; son jupon déjossé. Elle s'assied dans l'escalier.

Berthe — Bertrand est gentil, il est frais, il est ardent. Maître Blanche (Blanchon ~~Blanchon~~) me regarde de curieuse façon. Il faut que j'aperçoive du premier la flamme impétueuse, alors que le second, ni ayant d'un oeil sombre laisser voir sa passion, se referme aussitôt et s'éloigne de moi. J'hésite entre les deux. D'une part, la jeunesse et la beauté, de l'autre ~~jeune~~, le charme mystérieux, le prestige de l'homme qui se réserve.

(L'escalier est raide. Grégoire est dégingole.)

Scène II

Grégoire, le portier, est gros et bête. Il traîne un bâton. ~~Il~~ Tignasse blanche, ~~il~~ oeil blanc.

Berthe — Tu m'as fait peur, Grégoire. Tu m'arrives toujours dans le dos comme un loup-garou; et tu n'es pas chrétien! ~~de ta part~~ Assieds-toi. J'ai besoin de ton conseil.

(Gregoire s'assait sur le dernier marche)
 Gregoire — Le que t'ile doit être belle aujourd'hui ! ma
 jambe ne me fait pas mal. Sur le toit de
 la boutique, les pigeons roucoulaient au
 soleil. Les messieurs font grosses gorges
 et les ~~colombes~~ colombes papouilles marchent à
 petits pas, comme si rien n'était. Les
 hypocrites petites dames ! Comme si rien
 n'était, quand le printemps fusa de putain
 part. (Il regarde autour de lui) Je vous
 semble-t'il pas que ces murs sont absurdes,
 que vos livres deviennent ridicules ? Vous
 avez vingt ans ; votre place n'est pas dans
 cette sombre boutique. Je viens de ~~me~~ Remonter
 (Bertrand : n'est-il pas le plus bel hom-
 me du monde et ne t'aimez-vous pas ?)

Berthe — Il est gentil.

Gregoire — Comment gentil ? Il est charmant.

Berthe (sans âme) — Oui, il est charmant.

Gregoire ~~Il est gentil~~ (l'imitant) — "Il est
 gentil." "Oui, il est charmant." Soyez fran-
 che ~~pour~~ une fois : avouez donc que vous
 l'aimez.

Berthe — Gregoire, je veux te demander conseil. Que
 dis-tu de Maître Blouki (Blanchou).

Gregoire ~~Il est~~ Je n'en dis rien.

Berthe - J'éprouve à son sujet un sentiment étrange.
Il a une façon de me regarder et de se faire.
Son silence m'attire.

Grégoire - Il n'a rien à dire ; c'est un sot.

Berthe - C'est un homme qui sait beaucoup.

Grégoire (se levant) Va-t'en, les femmes décidément
sont des félies ; elles attirent sur elles
tous les malheurs, le péché originel,
l'hypocrisie, la chicanerie, le drame, et
par dessus le marché, toutes les Blanchis
(Blanchon, prise de la lanterne et
fidant enlèvement). Va-t'en, te dis-je,
tu n'es qu'une sottise de T'occuper
d'un sot.

Berthe - Adieu, Grégoire.

Scène II

Grégoire se rassait dans l'escalier. Il joue avec son bâton.

Grégoire - Une sottise... une petite sottise. Une colombe
délicate, blanche comme celle des Ecritures,
la colombe du Jéhu. Elle choisit entre
tous le plus quindé, le plus sale, le
plus faillard des pigeons. Ah ! la sottise !
Elle me gâte le printemps. Voici que

17
ma jambe me fait mal comme en ^{l'}automne.
(Il se la frotte)

Scène VII.

Deux étudiants, fort jeunes encore, arrivent en galopant.

Grégoire — Halte-là, les pigeons!
(Ils arrêtent)

Vous croyez, vous ~~êtes~~ dans l'incertitude de votre
père pour galoper comme des poulains?
Où allez-vous de ce train?

Le premier (~~le droit sur la droite~~) — Nous allons à la
campagne.

Le deuxième — Les professeurs ont la bouche pleine
de poussière.

Le premier — Nous désertons leurs cours.

Le deuxième — Nous ne sommes pas des araignées
pour vivre de poussière.

Le premier — Nous allons donc à la campagne.

~~Grégoire — Vous êtes...~~
Grégoire — Vous tombez mal.

Le premier — Flûte!

Grégoire — Ordre formel du Directeur.

Le second — Flûte.

Grégoire — Je suis portier de cette boutique. Vous

101

y êtes entrés de bon gré ; vous en sortirez
contre le mien. Je ne badine pas.

Le premier — Ha! Ha! Ha!

Le second — Bla! Bla! Bla!

Grégoire — Tout humble portier que je sois, je suis
le représentant de la Discipline et de
la Morale.

Le second — Nous le savions.

Grégoire — Que savez-vous?

Le premier — Nous savions que tu es la fausseté même.

Le second — La fausseté comme un bruit de chaudron,
un cri de goéland, le rire du Directeur
et le chant d'un corbeau.

Grégoire — Vraiment!

Le premier — Comme la romance d'un dindou.

Grégoire — Vous n'irez pas à la campagne.

Le premier — Écoutez la bien, la romance de son
cœur.

Le second — Le cri de son âme.

Le premier — Le chant de sa poésie.

Le second — Le colloque des chaudrons.

Le premier — L'entretien des dindous.

Grégoire — Dindou ou non, je vous le défends.

Le second — Bla! Bla! Bla!

Grégoire — Vrai ou fausse, peu me ft chant, la
Discipline s'y oppose.

19

Le premier — Vraie ou fausse, j'en te chant, La morale,
j'imagine, exige que nous retournions
dans la poussière?

Grégoire — Oui, mes gentilles araignées.

Le second (un peu déconcerté) — Par hasard, serais-tu
sérieux.

Grégoire — Je suis sérieux comme le chaudron
qui fausse, comme le corbeau qui
chante.

Le premier — Tu échappes ton fromage.

Le second — Tu perds notre estime.

Grégoire — Cette perte me désole, mon dévouement
est extrême, mais il me reste, Dieu
merci, la satisfaction de devoir accompli.

Le premier (tristement) — J'ous avions raison de le prétendre : notre
fils Grégoire est feugué. Il est faux comme
le directeur au pied d'un tilleul. Le Directeur
agite ses défenses, brandit ses restrictions,
proclame le néant ; c'est une fourmi au
pied du tilleul. Cependant celui-ci fonce
la tête, accorde les permissions, célèbre
le bonheur et proclame le dieu.

Le second — Tu as le choix, Grégoire : le tilleul ou
la fourmi.

Grégoire — Être tilleul, n'avoir qu'un pied ; non — même
boiteux, j'aime trop la marche. Être fourmi,

10

avoir six pattes : non plus — je préfère le repos.
Non, je ne dois pas.

le premier — le tilleul est la vérité même.

Grégoire — Et la vérité, mes petits amis?

le second — la vérité, c'est l'œil cavaille du Père Grégoire
qui nous fait signe, pas en arrière, d'aller
à la campagne. Cependant qu'en avant la
redingote, le disciplin et tous les frus
font signe que non.

Grégoire — Alors, c'est à vous de choisir.

le premier — nous choisissons la vérité.

le second — nous allons à la campagne.

Grégoire (redoublant) Pour notre part, nous mettrons à la dis-
cipline un bandeau comme à l'amour.

le premier — Tu es un père, un complice naturel.

le second — Tu es un frère.

Grégoire — Au lieu de vous en campagne?

le second — nous irons à la fontaine.

Grégoire — Quelle fontaine?

le premier — Et vraiment parler, c'est une mare à grenouilles.

le second — Il y a une l'île, à mi-chemin entre Saint-
Laurent et Sainte-Pétronille, une fontaine
de nous seuls connue.

Grégoire — A mi-chemin dites-vous? Le doit être

11

La fontaine où la nymphe partit à l'aube
raconte le satyre à midi. Vous les
troublerez ; n'y allez pas ; ce sont des
divinités farouches en ce pays.

le premier — Écoutez le son !

le second — On dirait, ma foi, qu'il craint pour
la nymphe.

le premier — Qui est si jaloux.

le second — Par hasard, ~~ce~~ serait-il ~~pour~~ le satyre ?

le premier — Ha ! Ha ! Ha !

le second — Un satyre de dimanche après-midi sur-
burquois derrière les branches.

le premier — Le fils Grégoire derrière les branches ! Ha !
Ha ! Ha !

le second — La nymphe arrive blanchelette ; elle
se mire dans l'eau, y découvre ses
charmes.

le premier — Elle soupèse son sein gauche, le compare
au dextre ; les trouve de même poids,
et elle se tient en équilibre, comme
la justice entre ses deux plateaux.

le second — Elle ne bouge plus, elle est de marbre pour
un instant, chef-d'œuvre imprévu de l'heure
jovinienne.

le premier — Mais le marbre est éphémère, la vie lui revient,
son cœur bat, sa lèvre bouge ; elle étire son

bras gauche, allonge la jambe droite : ~~Voici~~ Vie in-
 suffisante que témoigne sa lassitude. Elle
 compromet ^{donc} la justice de l'univers, et s'al-
 longeant sur le gazon, elle se tourne du
 côté gauche, vers la cœne de tous ses amants.
 Le vent se pose; le silence creuse l'espace
 d'un vide où les oiseaux ne volent plus.
 Les jambes jointes, fermées sur ^{son} secret, la
 Nymphe s'endort près de la fontaine.

Le second — Cependant le père Grégoire, derrière les branches,
 pêtine, grogne, rage.

Le premier — Il rage d'avoir quitté sa redingote: c'est
 une satire décent.

Le second — Il n'ose pas ~~se~~ sortir des branches qui
 sont sa seule chemise.

Le premier — O désastre contraire! O ju deus nefaste!

Le second — Voici maintenant que la nymphe s'éveille.
 Son amant n'est pas venu, son secret demeure
 intact. Elle se lève, elle est déçue; elle
 retourne à Sainte-Pétronille.

Le premier — Notre satire ^{de soucote} ~~se~~ quitte les branches, et
 sous le seul regard de Dieu, va se
 baigner dans la mare aux grenouilles. La
 brise proteste, le ciel se voile de nuages.

Le second — Voilà ce qui il advient au satire Grégoire
 lorsqu'il rencontre la nymphe de la fontaine

Inesri, galopins, merci d'avoir dans cette fable sauvé-
 Gregoire - ^{gardé ma vertu} ~~galopins~~. En retour, je souhaite que
 la fontaine soit remplie d'écrevisses; que
 la nymphe ait le ventre plein et soit une
 furie.

le premier - Aucune importance: nous mangerons les
 écrevisses si priveront la nymphe de garder
 son maillot.

le second - nous garderons le nôtre; nous le jurerons.

le premier - nous l'étudierons.

le second - Et nous saurons si sa furie convient à la nôtre.

Gregoire - Sauvez-vous.

le premier - Tu es un bon satyre, Gregoire.

Gregoire - Voulez-vous bien disparaître!

le second - nous disparaissions, mais de grâce ne
 sors pas du feuillage.

le premier - Tu ferais peur à notre nymphe.

(Ils vont sortir; il se figent soudain: le pro-
 fesseur de droit Bonain, qui s'habille com-
 me Cicéron, entre, passe et ne les voit pas.)

le premier - Flûte!

le second - Il ne nous a pas vu.

le premier - Tu sais bien qu'il nous a vu, mais
 il ne nous a pas regardés, — se refusant
~~de~~ ^{de} nous jurer.

Le second - Tu crois ?

Le premier - Si je crois ! Un homme, qui démasque Catilina, n'a pu ~~manquer~~ manquer de lire sous nos yeux que nous fuyons son cours.

Le second - Il est chie alors.

Le premier - Il pouvait nous prendre par le chignon du cou, nous traîner chez le Directeur, nous jeter devant celui-ci en s'écriant : "Voilà les conjurés de la désertion !" Il a baissé les yeux, il n'a pas voulu nous voir, et pourtant nous sommes les deux Catilina de sa république.

Le second - Oui, il a été chie.

Le premier - Il faut l'être en retour et retourner au cours : c'est une question d'honneur.

Le second - Evidemment.

Le premier - Vous fessiez demi-tour ?

Le second - Pourquoi il le fait. Est-il pire tyran-mis que la mansuétude ?

Le premier - Non, que je sache.

(Ils retournent, accablés)

Grégoire - Ah allez, vous de ce pas ?

Le premier - Vous allez au cours.

Grégoire - Vous m'abandonnez votre nymphée ?

le second (faible) — pour te laisser ~~le~~^{Ta} dernière feuille
 et toutes les horreurs que tu caches derrière,
 la mousse que tu pûtes, le foin que
 tu rumines, et les branches qui ne
 sont bonnes qu'à pendre un vieux singe
 comme toi.
 (Gregoire s'amuse de leur dépit)

Scene VIII

~~Gregoire s'amuse de leur dépit. Paris dit.~~

Gregoire — Les enfants naissants sont en général mal
 habillés; on dit même qu'ils sont nus. Cela
 m'importe peu. On dit aussi qu'ils ont les
 os de la tête libres, et que ceux-ci ne se soudent
 que lentement, avec l'âge. Cela m'importe
 mieux, car ainsi je m'explique qu'à vingt
 ans on ait encore une fièvre. Je n'en dis
 rien de mal: c'est par elle que la tête
 communique avec le coeur. Vingt ans!
 J'en ai soixante. Je ne suis vraiment qu'un
 vieux singe.

Fin du premier acte —

Acte II

7
Jeune dame

Scène I

Berthe et ~~Blanchi~~ Blanchi Blanchon

Blanchi Blanchon (lesant) — L'homme ~~à des idées~~ fait ses prières pour
atteindre les dieux. La femme à des idées pour
~~converser~~
converser avec les hommes.

Berthe — Cette machine est délicate.

Blanchi Blanchon — En son essence, peut-être, mais en comparaison
de vous, je la trouve fade.

Berthe — Vous êtes galant, ~~monsieur~~^{messieurs} Blanchi Blanchon.

Blanchi Blanchon — Oui, mademoiselle Berthe, et c'est pourquoi
je prends la liberté, sans indiscretion et sans
irrévérence, de remarquer que votre jupon
dépasse.

Berthe — ~~Je me Blanchi Blanchon~~ ^{presque!}! Pareil détail convient-
il à votre dignité?

Blanchi Blanchon — J'en suis sûr; vous avez raison. Il n'y en reste
pas moins que votre jupon est trop long.

Berthe — Ou que ma robe est trop courte.

Blanchi Blanchon — C'est là ~~la~~ façon d'envisager le
problème à laquelle je n'avais songé.

Berthe — Vous auriez préféré relever mon jupon alors
qu'il eût été si simple d'allonger cette robe.

Blanchi Blanchon — Je ne préfère rien, mademoiselle; je constate.
Car si je préférerais, je n'aurais pas la tête
que je porte.

Berthe — Elle convient pourtant à votre cabotte.

Blanchi Blanchon — Comme vous convendez sans doute à votre jupon.

Berthe — Je ~~constate~~^{assie} Blanchi Blanchon se fait insinuant.

Blanchi Blanchon — Il n'insinue pas; je vous répète qu'il constate.

Berthe — Vous constatez surtout mon jupon.

Blanchi Blanchon — Vous insistez désagréablement sur ma ~~et~~ cabotte.

Berthe — Je ne puis vraiment vous en départir.

Bl. Blanchon — Vous avez tort.

Berthe — Pourquoi, je vous prie?

Bl. Blanchon — Vous avez tort, parce que si je passerai
sans cabotte si vous ne me verrez pas.

Berthe — Passez donc, ~~mademoiselle~~^{assie} Blanchi Blanchon.

Bl. Blanchon — Non pas, j'ai ma cabotte.

Berthe — Vous l'avez certes si près de la tête.

Bl. Blanchon — Voilà pour quoi je vous tiens compagnie
si j'ai partagé votre attente amoureuse. Le
noble Bertrant retarde?

Berthe — Oui, sur beaucoup de points.

Bl. Blanchon — Que voulez-vous? Il n'a pas ma cabotte.
Je parierais ainsi qu'il ne remarque jamais
votre jupon.

Berthe — Il n'a pas votre œil.

Bl. Blanchon — Non, mais il a des qualités, une certaine fraîcheur et beaucoup d'admiration, si je ne m'abuse, pour votre esprit.

Berthe — Le pourquisi, sans doute, il n'a pas du le goût de ~~son~~ ^{le} jupon.

Bl. Blanchon — Vous le laissez pendre pour moi seul ?

Berthe — Sans mieux vous y ~~prendre~~ prendre.

Bl. Blanchon — Comment donc ?

Berthe — Un jour, je passerai sans jupon et vous ne me verrez pas.

Bl. Blanchon — Passez, chère demoiselle, passez de cette façon :
Je vous trouverai toujours un détail qui vaudra bien votre jupon.

Berthe ~~(souriante)~~ — Vous m'amusez.

Bl. Blanchon — Et pourtant, je ne m'amuse pas.

Berthe — ~~Je sais~~ ^{Je sais} Blanchi Blanchon n'a pas de goûts.

Bl. Blanchon — Des goûts ? Si, j'en ai. A vrai dire, ce ne sont que des goûts.

Berthe — Ils peuvent signifier beaucoup.

Bl. Blanchon — Il se peut.

Berthe — Vous me rendez curieuse.

Bl. Blanchon — Ils me servent à voir.

Berthe — Quoi donc ?

Bl. Blanchon — Peu de chose : une oreille.

Berthe — Une oreille ?

Bl. Blanchon - Oui, une oreille, l'oreille du Diable.

Berthe - Vous m'effrayez.

Bl. Blanchon - Je fus naguère tonsuré.

Berthe - Et vous en resté le Diable.

Bl. Blanchon - Le Diable sans qui ce monde n'aurait guère de charme.

Berthe - L'oreille du Diable: qui me l'a dit!

Blanchi Blanchon - Depuis que vous fréquentez ce temple du Savoie, ~~si fréquente à l'instar de~~ elle est rose, toujours du même rose & Jean si comble que vos jupons sont tous de la même couleur.

(silence)

Berthe - Je vous semble - il pas que Bertrant tarde trop?

Bl. Blanchon - Non.

Berthe - Il devrait vous sembler.

Bl. Blanchon - Que voulez-vous dire?

Berthe - Que ce retard vous a fait déclarer ce qu'il eût été si aisé de Taire.

Bl. Blanchon - La calotte remettra les choses en place.

Berthe - Elle me vous va pas si mal, cette calotte.

Bl. Blanchon - Par hasard...

Berthe - Par quel hasard?

Bl. Blanchon - Je l'ignore, mais attachez-vous quelque importance à mes propos?

Berthe - Pourquoi pas?

15
Bl. Blanchon — Je n'en faites rien, ~~je n'en fais rien~~ je serais
le premier puni.

Berthe — Vous appellerez ça une punition ?

Bl. Blanchon — Oui, car si j'en ai entrevu le diable,
je crains néanmoins de l'avoir tout
entier.

Berthe — Le coin de jupon vous suffit ?

Bl. Blanchon — Il fait tout mon bonheur.

Berthe — Vous êtes sage !

Bl. Blanchon — C'est encore la façon la plus discrète
d'être fou.

(On entend un bruit de pas)

J'entends un bruit qui se répète : voici
sans doute le superbe Bertrant qui
s'avance vers nous en mettant un pied
devant l'autre.

Berthe — Le voici, en effet.

Bl. Blanchon — L'étrange bête !

Berthe — Étrange est le mot.

Blanche Blanchon — De toute évidence bipède, mais
portant le pantalon, il est possible
qu'elle marche sur des bâtons.

Scène II

Bertrant — Marcher sur des bâtons !

Bl. Blanchon — Je n'en suis pas certain, mon cher Ber-
trand, mais c'est possible. Permettez-moi
que je me retire afin d'y réfléchir.

Scène III

Berthe et Bertrand.

Bertrand — Le jédant fait l'ingénu ; il se retire dès que
j'arrive : il faut conclure qu'il n'est rien
de favorable à dire sur ma venue.

Berthe — Au contraire.

Bertrand — J'aurais cru que les latons concernaient votre
amour.

Berthe — Non.

Bertrand — Cela m'étonne : Je connais bien mon homme.

Berthe — Comment vous semble-t'il ?

Bertrand — Lamentable comme tous les gens de son
espèce.

Berthe — De son espèce ?

Bertrand — Tu es - il pas sérieux ?

Berthe — C'est la matière remarquable.

Bertrand — Juste remarquable ! So promenez
par la ville avec un carnet et servez
sous sa signature la sagesse des nations !

Berthe — Blanchi Blanchon a de l'esprit.

7

Bertrand — Comme une poule pond des œufs. Il en fait profession : ça le lui gêne. Vous semblez prendre intérêt à ce tabellion.

Berthe — Il m'aide à vous attendre ; c'est peut-être par amitié pour vous qu'il me tient compagnie.

Bertrand — Comment ça ?

Berthe — J'aurais pu quelque fois partir avant que vous n'arriviez.

Bertrand — Je ne suis pour rien à mes retards ; je dois des que je peux.

Berthe — Je sais, mon ami.

Bertrand — Vous fussiez partie sans raison.

Berthe — Par lassitude, c'en est une. Je suis lasse,
Bertrand.

Bertrand — Vous êtes lasse de être sérieuse.

Berthe — Vous me préféreriez manne, perdus dans les détails comme une faucille dans les feuilles.

Bertrand — Vous seriez plus heureuse.

Berthe — Heureuse ? L'étrange mot ! Il faudrait que là-dessous j'interroge Blanche
(Blanche).

Bertrand — Il y a un accord entre vous ?

Berthe — Une entente.

Bertrand — Eve n'aurait s'entendit très bien avec le serpent serpent.

Berthe — Bertrand, que dites-vous!

Bertrand — J'aus sommes ici en Paradis: l'évêque a barbe, c'est l'œil droit de Dieu le père; l'évêque sans barbe, l'œil gauche de Dieu le fils. L'arbre de la connaissance n'est pas loin; ~~thou~~ nous goûterons son fruit. — Il est juste que le serpent vous intéresse.

Berthe — Vous m'avez fait peur.

Bertrand — Rassurez-vous: (Blanchi) (Blanchou) n'est pas malin. Que lui racontez-vous?

Berthe — Je converse avec lui sans trop savoir ce que je dis. Il est délicat, mystérieux, toujours subtil; parfois taquin, même grivois. Je ne peux deviner son dessein.

Bertrand — Qui importe!

Berthe — Je voudrais savoir.

Bertrand — Qui y a-t-il à savoir d'un valet?

Berthe — Vous parlez pour ne rien dire.

Bertrand — Je dis que le bonheur ne se soucie pas de savoir si le diable rampe sur le ventre du serpent ou sur celui de ma mie; si les femmes ont une âme, et si la trace que l'on voit dans le sentier est celle d'une chèvre ou bien celle de Pan. Je dis que le bonheur est aveugle; soyons aveugles et allons loin.

9

De ces lieux oubliés ~~et~~ je dant.

(Il l'entraîne, à demi retenu, à demi consentant)

Scène II.

Grégoire entre. Il s'assoit dans l'escalier.

Grégoire — Quelle boutique ! De la poussière, de l'ombre, des jamaïses, des rats. Je suis le portier des rats : entrez, noble rat, vous êtes le roi de ce pays et le maître des cieux. (Il sort une bouteille de sa poche ; il boit) Les rats ne boivent pas, ils sont sabb sabres comme des carènes. Le garçon intelligent se sauva ; il sauta par la fenêtre. Et les rats disent : " c'était ~~un~~ un garçon intelligent ; il promettait beaucoup, mais il a lu les mauvais livres ; il s'en est mis à ~~sa~~ boire et il est mort. " (Il se lève) Et moi, je vous dis qu'il a sauté par la fenêtre parce que les rats l'éclairaient. (Il se rassoit, il boit) La colombe elle-même, qui devait le consoler, ne l'aime pas. Elle aime le fabelliois, une des innombrables variétés de rats. Quelle

Boutique ! Mon Dieu, quelle boutique !
(Il vide la bouteille)

Scène I

Grégoire. — Blanchi (Blanchou entre en s'essuyant —

Blanchi (Blanchou — Comment m'exprimais-je ? Ah oui ! Être sage, c'est encore la façon la plus discrète d'être fou. (Il écrit, puis il lit) Être sage, c'est encore la façon la plus discrète d'être fou. Je vais dire comme Bertrant : je me rends. On ne peut vraiment trouver mieux. Être sage, c'est encore la façon la plus discrète d'être fou. Qui il est dans d'avoir du génie ! Je sens la gloire qui rode autour de moi.

Grégoire — Ho ! Ho ! Ho ! Ho !

Bl. (Blanchou — Tu étais là, Grégoire ! Je ne te voyais pas.

Grégoire — Ho ! Ho ! Ho ! Ho !

Bl. (Blanchou — On dit des choses sottes quand on est seul.

Grégoire — Ho ! Ho ! Ho ! A qui s' ^{apprends-tu} ~~apprends-tu~~ !

Bl. (Blanchou — Hors que tu es seul, ne dis-tu jamais rien que tu ne puisses ensuite répéter ?

Grégoire — J'exulte dans la sottise, ^{l'inspire} ~~l'inspire~~ Blanchi (Blanchou, mais je n'en ai pas comme vous

la prétention.

Bl. Blanchou - Je ne prétends pas être sot.

Grégoire - Vous le prétendez sans conteste, que je dis. Et non seulement vous le prétendez, mais encore vous l'êtes, car il faut l'être absolument pour caouter le moindre mot d'esprit. Ce qui est dit, est dit, ce qui est fait est fait. Les ~~gens~~ ^{honnêtes} gens ne remarquent que leurs sottises, après de ne pas les rejeter.

Bl. Blanchou - Voilà qui est fait-êtes mieux pensé que tu ne ~~me~~ crois, Grégoire. Répète, veux-tu; je le noterai.

Grégoire - J'ai noté! (levant son bâton) Je vais te noter, moi, tabellion du diable. Dégueffis ou je t'imprime la calotte dans la cervelle.

Bl. Blanchou - Qu'as-tu, Grégoire? Que t'ai-je fait? Je ne cause de mal à personne avec mon calepin et ma tête de deux calottes. La vie passe en dehors de moi; je la regarde, je t'écis, je voudrais en saussé le meilleur. Si parfois je me glorifie, c'est à tort et je m'oublie, car en saussé je ne suis rien.

Grégoire - Si tu n'as rien, qu'as-tu à prétendre de Colette? Crois-tu qu'elle t'aimera?

Bt. Blanchon — Si elle m'aime, ce sera pour ce que je ne suis pas, pour ce que je ne lui pour donner. Non, je ne prétends à rien. Je tourne autour d'elle, il est vrai, car je prévois je ne sais trop quel drame qui m'attire : il se prépare dans son cœur.

Grégoire — Tu te colles à la die comme une limace ; tu en sucres la sève. Crois-tu rendre ce que tu prends ?

Bt. Blanchon — Je m'espère qui à cette fois. Depuis vingt ans, je me promène avec mon petit carnet, épiant les coeurs, grattant le mot. Je ne vis que pour transposer sur un plan immortel l'humanité qui meurt.

Grégoire — Quelle grandeur d'âme ! Pourquoi alors lis-tu au tout venant tes petites trouvailles ? Tu veux qu'on suceuse ton bandet mal caché.

Bt. Blanchon — Je ne suis qu'un homme ; je suis faible, je l'avoue, et je cède à la gloire.

Grégoire — Il cède à la gloire ! L'entendez-vous, le bandet, le dernier exponent de la race des rats. Va-t'en ! Je ne veux plus te A voir, tête de veau, limace obscure ! Va-t'en, te dis-je !

(Maitre Blanchet Blanchon fuit le bâton, Grégoire revient, le Directeur ~~entreprend~~ ~~entraîne~~ fait son entrée)

Scène VI

Grégoire — le Directeur : ~~Fate~~ ^{Fate} rasé, inapostrophe : il daigne parler du bout des lèvres.

le Directeur — Or ça, Grégoire, je vous y prends.

Grégoire — A quoi, monsieur le Directeur ~~je~~ ?

le Directeur — le bâton levé.

Grégoire — le bâton levé de la vertu outragée.

le Directeur — le bâton de la vertu ?

Grégoire — Prit-à-dieu, vous, monsieur, que la vertu n'a pas de bâton ?

le Directeur — Grégoire, je n'aime pas votre esprit : il a réponse à tout et ne répond à rien. Une réponse encore et vous tombez dans la libre-pensée.

Grégoire — la libre-pensée, mes autres aventures ; le ciel n'a donc pas pitié de moi ?

le Directeur — Vous avez des aventures, Grégoire ?

Grégoire — Vous me voyez encore tremblant, le cœur troublé, l'âme en défaillance.

le Directeur — l'âme en défaillance : c'est donc grave ?

Grégoire — Très grave.

le Directeur — Confiez la à celui qui vous écoute comme un père.

Grégoire — Je vous la confie, mon père.
(silence)

le Directeur — Je vous écoute, Grégoire.

Grégoire — Vous m'écoutez ? Mais je vous l'ai confié.

le Directeur — Votre aventure ?

Grégoire — Non monsieur le Directeur.

le Directeur —

Grégoire — Je me trouve bien de vous l'avoir confié ; le calme revient dans mon cœur.

le Directeur — Tant mieux ! Tant mieux ! ... C'était donc en matière ~~pas~~ grave ?

Grégoire — ~~Pas~~ grave ? ... Je ne comprend pas.

le Directeur — Enfin, cette aventure.

Grégoire — Si mon aventure était grave ? Je vous crois, monsieur le Directeur ! Une aventure où j'ai couru des périls comme il ne s'en voit plus dans nos pays civilisés, qui me plonge dans la Préhistoire ou me reporte sur les pages de l'océan.

le Directeur — Oui ? En Océanie ?

Grégoire — Oui.

le Directeur — Votre aventure ?

Grégoire — Non, mon aventure m'est arrivée ici-même, dans cette Université dont les profondeurs sont basses, dont les plaines s'élevaient sans

~~cette~~ cesse vers les plus hauts degrés du Sud,
sans toutefois atteindre les plafonds, de
sorte qu'on y circule sans ; dont les
poussières innombrables sont consacrées ;
d'où les charmes, la magie, les sortilèges
sont bannis ...

Le Directeur — Vous m'êtes un peu.

Grégoire — Oui, monsieur, dans cette université catholique
~~chrétienne~~, je fus en danger comme le
sont parfois les pêcheurs d'éponges sur
les côtes de Bornéo.

Le Directeur — Je vois, je vois ; c'est arrivé dans la case.

Grégoire — Vous voyez mal ; c'est arrivé ici même,
au Yukon d'Amérique. Un drame obscur dans
l'évidence.

Le Directeur — Un attentat à la pudeur ?

Grégoire — Un attentat, oui. O la pudeur, j'en
doute. La pudeur a l'habitude d'avoir le
teint frais ; le mien ne l'est pas tout-à-
fait. L'attentat était contre moi, et
dans cette Faculté où l'on enseigne
les lois protectrices de l'Espèce, j'en suis
fallu que je ne devinasse une proie.

Le Directeur — Une proie ! La proie de qui ?

Grégoire — J'étais sué, avalé, digéré ; mon
soulier me retenu.

Le Directeur — Votés souliers ?

Grégoire — Oui, monsieur, j'étais perdu, si, par ~~mégarde~~ ^{mégarde}, je fusse sorti les pieds nus. Dieux ! quelle aventure ! Elle démontre, certes, l'importance de se chausser.

Le Directeur — Jus-pieds ! Qui nu-pieds ?

Grégoire — Qui.

Le Directeur — Jus-pieds à l'Université ! Que je vous y prenne, vous perdez votre emploi.

Grégoire — Cette négligence ne m'est pas arrivée.

Le Directeur — Vous devez de l'avouer.

Grégoire — Je devais de dire précisément que mes bouliers m'avaient sauvés la vie ; c'est la preuve incontestable que le jour jamais me vit nu-pied, et que vous avez tort de me congédier.

Le Directeur — Je ne vous congédie pas, je vous en menace.

Grégoire — Que vous avez tort de m'en menacer.

Le Directeur — Grégoire, je n'aime pas cet esprit.

Grégoire — Excusez-moi ; je suis encore troublé ; le péril fut si grand.

Le Directeur — Ah oui ! le péril. Une agression ?

Grégoire — Oui, Monsieur le Directeur.

Le Directeur — Donnez-moi le nom des agresseurs ; ils passeront au Conseil de Discipline.

Grégoire — Au Grand conseil ?

Le Directeur — Oui, Grégoire, devant les Doyens de ~~chaque~~ toutes les Facultés.

Grégoire — Vous êtes trop bon, monsieur le Directeur : déranger de si hautes gens pour un pauvre portait,

le Directeur — Il en sera représenté.

Grégoire — Votre humble serviteur.

Le Directeur — On ~~ne le~~ ^{ne le} frappe pas sans les frapper. Donnez-moi les noms.

Grégoire — Quels noms ?

Le Directeur — Ceux de vos agresseurs.

Grégoire — Il n'y en avait qu'un.

Le Directeur — Un seul ; c'est plus grave. Il sera chassé de l'Université. Était-ce un avocat ?

Grégoire — Non.

Le Directeur — C'était alors un de ces étudiants en médecine, qui se croient tout permis des qu'ils connaissent l'Anatomie.

Grégoire — Je suis de votre avis : ils sont désagréables, quand ils passent devant ma loge, ils me regardent sans indulgence.

Le Directeur — Regardez sans indulgence mon représentant : quelle insulte à la Discipline !

Grégoire — L'insulte est certaine, mais j'avoue néanmoins qu'ils ont raison; pourquoi manifesteraient-ils de l'indulgence pour mon intestin, mon foie, ma rate, pour ma prostate?

Le Directeur — Vos habits sont toujours défaits, Grégoire?

Grégoire — Oui, monsieur.

Le Directeur — Les étudiants ne peuvent voir ces choses dont vous parlez?

Grégoire — Oui, monsieur.

Le Directeur — Ils les voient! Alors, vous les leur montrez. Vous êtes un impudent, Grégoire!

Grégoire — Je suis encore troublé...

Le Directeur — Non, non, n'essayez plus de m'apitoyer par votre trouble: je ne marche plus. Un homme de votre âge! O des enfants!

Grégoire — La nature m'a donné une prostate, un foie, deux épiploons et une rate, monsieur le Directeur.

Le Directeur — La nature! Tous les criminels parlent de la nature. Un homme de votre âge montrer la sienne!

Grégoire — Je ne l'ai pas montrée.

Le Directeur — Ils l'ont vue.

Grégoire — Ils l'ont vue, il la voit, c'est sûr. Oui; ils prétendent même que je n'ai

pas de rate, que les épileptiques me tapent
sur la prostate et que c'est la raison
pour laquelle j'ai l'humeur belliqueuse.
Pou, je n'en sais rien. Je n'ai pas
étudié l'anatomie. Tout au plus puis-je
vous assurer que j'ai le nombril au
milieu du ventre. Je n'en demande
pas davantage; je serais embarrasé ^{même} de
vous dire ce qu'il y fait.

Le Directeur — J'aurais cru à vous entendre...

Grégoire — Que je sortais de ma loge la rate dans
la main pour la montrer à ces messieurs
les étudiants en médecine?

Le Directeur — Grégoire, je n'aime pas cet esprit. Il
ne s'agit pas de votre rate, mais de
votre agresseur. Un étudiant en médecine,
n'est-ce pas?

Grégoire — Pou.

Le Directeur — Donnez-moi son nom quand même.

Grégoire — Je ne crois pas qu'elle étudie.

Le Directeur — Quel servante alors?

Grégoire — Vous n'y êtes pas. Ce n'est pas une
domestique. On la trouve dans les
choux.

Le Directeur — Dans les choux! Que faisait-elle
ici? Comment est-elle venue?

Grégoire — Je t'ignore.

Le Directeur — Ti'importe ! D'si qu'elle soit venue et de quelque façon que ç'ait été, elle a perpétré son forfait ici ; elle relève de notre juridiction. Son nom.

Grégoire — C'était une limace.

Le Directeur — Grégoire, vous oubliez qui je suis.

Grégoire — Je n'oublie rien, Monsieur ; je la revois encore comme je vous vois.

C'était une limace jaune plus grande qu'une limace verte ; elle était de noir vêtue et portait une calotte.

Elle procédait dans la veriosité, elle s'approchait de moi, je frémissais d'honneur. C'était une limace géante.

Elle voulait me mordre ...

(Grégoire s'aperçoit que le Directeur effusqué le quitte ; son récit resté suspendu. L'acte s'achève.)

Acte III

Jeune Décor.

Scène I

Blanchi (Blanchon).

(Bl. Blanchon — Vous avez perdu, messieurs, votre mesure ; vous êtes écrivain et non pas amoureux. Merci le ciel qui d'un portier fit votre maître ; celui-ci vous amènera de la bonne façon ; pour redevenir classique rien ne vaut sa leçon.

L'écrivain naïf était un valet que l'on rossait à l'occasion, fût-il Monsieur de Voltaire lui-même. Le régime n'était pas mauvais puis qu'on necrivait jamais aussi bien qu'alors.

Le siècle a changé, la littérature aussi : elle s'est avilie avec l'avilissement du littérateur. ~~Je~~ rien n'est perdu : Tapez sur le dos de celui-ci, la littérature redevenra meilleure, les muses sont illusoires, cessons de les attendre, et vive le bâton !

Vive le bâton, Messieurs Blanchi Blanchon ; votre noble échine est encore douloureuse, mais votre cœur a repris sa chasteté première, votre esprit

sa lucidité originelle. Sans en rien aussi peur,
allez, continuez votre comédie.

Quoi! le ciel déjà vous veut mettre à l'épreuve:
voici la belle qui fut niporté à votre dos. Courage! Et
si la concupiscence prévaut sur vos saintes résolutions,
pouvez-vous de Grégoire et de sa leçon.

Scène II

Blanchi Blanchon. Berthe prenant souci d'une pensée.

Bl. Blanchon — Bonjour, gracieuse demoiselle.

Berthe — Je ne t'aime plus.

Bl. Blanchon — Je vous souhaite le bonjour, et si je comprends bien, vous me répondez que
vous n'en voulez pas, que vous optâtes pour le contraire et qu'ainsi vous ne l'aimez plus.

Berthe — Non, je ne t'aime plus.

Bl. Blanchon — Vous en avez le droit.

Berthe — Le croyez-vous vraiment?

Bl. Blanchon — La passion est inconstante, l'amour est infidèle. Amante,
pourquoi ne seriez-vous pas comme la passion et l'amour?

Berthe — Je pensais le contraire; je croyais à la constance.

Bl. Blanchon — Je rends grâce au ciel que votre pensée ne
régisse pas l'univers, gracieuse demoiselle,
car j'aurais eu saule sur la tête, un épitaphe
sur le ventre; ce sont des ornements à conséquence,
et conséquents, je serais mort depuis longtemps;
mort Blanchi Blanchon, de constance et de fidélité.

~~Jean Blanchet (Blanc)~~

Berthe — De constante à l'amour ?

Bl. Blanchon — Non, à la colère. Sur mon épitaphe on
~~lit~~ lirait ceci : " De colère, Blanchet (Blanchon)
sortit un matin ; à midi, il était toujours
hors de lui, et le soir, comme il ne rentrerait
pas, on décida qu'il était mort."

Berthe — N'est vrai qu'une passion persistante...

Blanchet Bl. — Devient une maladie ; les malades ne
seraient que des passionnés s'ils étaient
moins constants ; ils sont malades d'être
fidèles, ils meurent de fidélité.

Berthe — La vie, dites-vous, est une trahison.

Bl. Blanchon — Je le dis ; ~~si~~ pour le prouver, je prends votre
cas ; il est devant moi avec une bouche
et deux oreilles, une épaule à droite, une
épaule à gauche, autant de bras et de
mains ; c'est un cas qui se prend bien. Quel
âge avez-vous ?

Berthe — J'ai vingt ans.

Bl. Blanchon — Vous existez depuis vingt ans. Est-ce cons-
tance à vous-même, fidélité à vos char-
mes ? Que non ; c'est le contraire. Vous
existez parce que vous ne persistez pas, parce
que, tous les soirs, ayant mis votre jaquette,
vous rabattez sur vous un drap de toile,

deux épaisseurs de laine ~~et l'inconscience comme~~
dovillette.

Berthe — Parce que je dors ?

Bl. Blanchon — Parce que, dormant, vous vous abandonnez. Vous
reposez par inconséquence ; vous avez oublié
jusqu'à votre nom ; vous êtes devenue l'écrit
dont les oiseaux mangent le pain, l'Épave de
la forêt, la socière de la montagne ; vous
êtes devenue ce qui il plaît aux rêves que
vous soyez, tout excepté ce que vous êtes.
Vous dormez, belle infidèle de la nuit, et,
le matin, si vous retrouvez votre âme,
c'est que vous venez de la fraude.

Berthe — Je ne l'aime plus.

Bl. Blanchon — L'inconscience est une loi de sa nature,
si vous avez le droit, vous qui venez de
vous frauder, d'être infidèle à votre ami.

Berthe — Je ne le reverrai plus.

Bl. Blanchon — Non, vous ne le reverrez plus des yeux
dont vous le vitiez : il était beau quand
vous l'aimiez.

Berthe — Il est encore beau.

Bl. Blanchon — Il avait mille qualités qui sont devenues
autant de défauts.

Berthe — Bertrand n'a pas de défaut que je sache.

Bl. Blanchon — Il s'agit donc de Bertrand ?

Berthe - Que voulez-vous dire ? Il n'y a que Bertrand.

Bl. Blanchon - C'est vrai, je l'oubliais : il n'y a que Bertrand, et vous venez à peine de sortir en sa compagnie. Qu'est-il arrivé ? Une dispute pour un mot, pour un geste, pour un de ces riens dont les enfants, qui sont des myopes, alimentent leurs amours.

Berthe - J'ai prétexté une fatigue ; je l'ai quitté simplement et je ne le reverrai plus.

Bl. Blanchon - Pas si mal ce désoulement imprévu ! Mais il y a mieux. Où étiez-vous quand vous l'avez quitté ?

Berthe - Sur la rue.

Bl. Blanchon - Sur la rue, parfait. Voici le procédé classique que l'on emploie alors pour quitter à jamais ^{l'imfortuné} ~~son~~. D'abord la ^{migraine} ~~mal de tête~~ ; " que j'ai mal à la tête ! " Cela dit dans la conversation, sans insistance, pour préparer la pharmacie. Arrivé la pharmacie : " attends un moment, chéri ; j'entre et je sors. " Vous entrez et vous sortez en effet, mais par des portes différentes ; l'avant, que vous abandonnez pour toujours, ne doute de rien ; il attend que vous sortiez ou vous entrâtes, et comme vous sortîtes ailleurs, il attendra le reste de sa vie. Voilà le ~~procédé~~

moyen classique, dont vous avez dû, instruite
comme vous êtes, vous servir, mademoiselle.

Berthe — Soyez sérieux, Blanche Blanchon, je vous
en prie. Ce qui m'arrive est grave.

Bl. Blanchon — Ce qui arrive à Bertrant ne l'est
guère moins; il vous attend devant la
Pharmacie de Monsieur Juvinois, et
vous n'en sortirez jamais.

Berthe — Non, je ne le reverrai plus.

Bl. Blanchon — Il s'inquiétera, ~~thélé~~ une lame
dans la gorge; il deviendra soupçonneux
si la colère dans les yeux, il pourra
s'en prendre à Monsieur Juvinois. Pitié,
mademoiselle, pitié pour le Commerce
et pour la Pharmacie!

Berthe — Que Monsieur Juvinois périsse!

Bl. Blanchon — Pitié pour votre oncle!

Berthe — Qu'il périsse avec la Pharmacie!

Bl. Blanchon — Votre oncle est sans égale. A
défaut de pitié, donnez au moins
une explication.

Berthe — A Monsieur Juvinois?

Bl. Blanchon — C'est trop tard pour lui; sans
aucun doute, il agonise à

ce moment. Non, une explication
à Bertrand, lorsqu'il reviendra
sanglant de la Charmaie.

Berthe — Il n'y a pas d'explication. Je ne
l'aime plus.

Bl. Blanchon — C'en est une : donnez-le lui.

Berthe — Je ne le pourrai pas.

Bl. Blanchon — Je vois.

Berthe — Que voyez-vous ?

Bl. Blanchon — Je vous comprends.

Berthe — Et moi, pas.

Bl. Blanchon — Je comprends qu'il est difficile
d'avouer à qui on aime, qu'on
ne l'aime pas.

Berthe — Il m'est impossible de
l'aimer.

Bl. Blanchon — Curieux !

Berthe — Quoi ?

Bl. Blanchon — Cette impuissance. J'avais certes
remarqué un langage de

coquetterie. Je le prenais pour un bout de jupon qui dépose, une matité dans le teint, une lenteur dans le regard, mais jamais je n'aurais cru qu'il fût à ce point radical que vous ne puissiez aimer votre amant.

Berthe - Je ne veux plus l'aimer.

Bl. Blanchon - Voilà qui est mieux et qui me rassure. Il n'y a rien d'aussi rassurant que la volonté d'une femme. C'est une volonté qui dit non, qui résiste jusqu'au dernier moment; si elle fléchit alors, c'est qu'il y a quelque chose de plus fort, qui dit oui: son destin.

Berthe - Un destin, dites-vous?

Bl. Blanchon - Oui, mademoiselle, un destin que vous n'avez pu tromper en laissant déposer votre jupon, en dédaignant fards et coquetteries de votre sexe. Vous devez aimer Bertraut, vous l'aimez encore; soyez franche et courez le rejoindre.

Berthe - Fou.

Bl. Blanchon - Avant que le malheur vienne.

Berthe - Fou, c'est impossible.

Bl. Blanchon - Alors qui attendez-vous pour être sotte? Il n'en faut pas davantage.

Berthe - Blancs Blanchon, vous m'êtes cruel.

Bl. Blanchon - Tant désormais vous serez cruel. Il n'y

a qui une façon d'être femme et vous ne la voulez. Allez, vous êtes inutile.

Berthe — Je ne vous reconnais plus, Blancki (Blanchon).

Bl. Blanchon — Vous m'avez perdu ; vous vous perdez vous-même ; ~~ce~~ c'est se perdre ^{en effort} que ne pas se connaître. Tel est votre sort, car une femme ne se connaît que dans celui qui elle aime ; elle se refuse en le refusant. Vous êtes à l'avenir une créature sans âme, sans repro, sans bonheur. Que Dieu vous vienne en aide.

(Elle hésite , elle sort lentement)

Il eût été si simple de suivre sa nature, quel caprice d'en a retenu ? Quel instinct la pousse vers le drame ? Comment savoir le mystère d'une orgueilleuse enfant ?

(Un personnage curieux est entré sur la scène ; il porte un nez immense, postiche sans vergogne. Il a examiné le lieu, il s'a flairé ; puis, au mot "drame", intéressé, il s'est approché.)

Scène III

Blancki (Blanchon). Le Comédien.

Le comédien — Répétez, s'il vous plaît.

Bl. Blanchon — Êtes-vous sourd ?

Le comédien — Répétez ce que vous venez de dire.

Bl. Blanchon haussant la voix — J'ai demandé si vous étiez sourd.

Le comédien — J'ai non, je me suis pas sourd.

Bl. Blanchon — Qui avez-vous alors à me faire répéter ?

Le comédien — J'ai avez-vous pas parlé d'un drame ?

Bl. Blanchon — Oui. Et après ? Qui est-ce que ça peut vous faire ?

Le comédien — Il me demande ce que ça peut me faire ! A moi !
J'ai, mon cher monsieur, le drame, c'est ma vie.

Bl. Blanchon — Qui êtes-vous ? Je vous trouve le nez curieux. Que faites-vous ici ? Vous n'êtes pas du pays.

Le comédien — Le nez curieux ! Vous n'y connaissez rien. Le nez que je porte est le plus connu de tous les nez ; on ne le remarque plus, il est banal ; c'est le nez de Lyraus de Bergerac. Je l'ai mis pour passer inaperçu.

Bl. Blanchon — Que faites-vous ici ?

Le comédien — Je trouve ce que je cherchais : une scène.

Bl. Blanchon — Vous êtes fou ! Une scène ici ! Sachez, monsieur, que vous êtes à l'Université bordel.

Le comédien — C'est possible, c'est même certain, car il est extrêmement rare qu'un auteur de Théâtre choisisse pour décor à sa pièce un Théâtre. Le vôtre a voulu que vous soyez à l'Université ; il aurait pu tout aussi bien désigner la Cour du roi Midas, le harem de Sardanapale ou la cellule

11

de Saint Antoine. Vous êtes ... laissez-moi
deviner qui vous êtes. Calotte noire, face
jaune, oreilles austères, et d'une longueur redou-
table, vous devez être un personnage allegori-
que: le Carême ou le Remords de la courti-
sane. Je me trompe?

Bl. Blanchou - Je suis Messire Blancki Blanchou, écrivain,
le comédien - Fort bien, vous êtes Messire Blancki Blan-
chou et je vous en félicite. Faites remarquer
que vous eussiez pu tout aussi bien être le
Sultan, la jument de Croserpine ou la
servante d'Agrippine.

Bl. Blanchou - Comment ça? Je ne me vois pas très bien
dans la robe d'une jument.

Le comédien - Froid non plus d'ailleurs, mais pour l'importance
que ça peut avoir! La robe de la jument ou
la calotte de l'écrivain, ce n'est qu'un détail,
qui n'a guère d'importance, ce qui importe, croyez-m'en,
est d'être un personnage et d'avoir une scène...
Vous me semblez de peu d'expérience.

Bl. Blanchou - Comme Sultan et comme jument, je n'en
possède guère.

Le comédien - D'expérience de la scène, je veux dire, car
vous êtes bel et bien, monsieur, sur une
scène. Je l'avez-vous pas deviné? Vous ne
sentez donc pas qu'il y a quelque chose
de nouveau dans votre ~~trou~~ boutique, une

ouverture à l'inquiétude, en chemin au pressen-
timent ?

Blanchi (Blanchon) - Certes, il y a quelque chose de neuf. Le lieu
qui, ce matin encore, était clos et secret, n'est
plus le même. J'avoue, monsieur, ne pas le
reconnaître, et que de moi-même je m'étonne.

Le comédien - Un mur est tombé, mille yeux l'ont
remplacé, et vous, qui vous étonnez, par le fait
même, êtes devenu un personnage.

Bl. Blanchon - Quelle yeux êtes-vous ? C'est une indiscrétion !

Le comédien - Quelle yeux d'air vient, fêlés par des cils
invisibles, le regard des dieux.

Bl. Blanchon - De quoi se mêlent-ils ?

Le comédien - Ils fomentent le drame. Je vais vous expliquer
le théâtre, vous comprendrez le drame. Vous
l'avez d'ailleurs pressenti : c'est une indis-
crétion divine. L'homme est en sécurité

lorsqu'il peut s'enclaver de quatre côtés : ce
sont les quatre bornes de la simplicité,
de la monotonie, du bonheur sans éclat,
des chagrins étouffés ; ce sont les bornes de
la vie ordinaire. Mais dès qu'un mur
tombe, dès qu'une borne cesse, le regard
des dieux fait irruption et transforme cette
vie en drame.

Bl. Blanchon - Je suis sur un théâtre : quelle aventure ! J'ai -

rais dis le deviner aux coups de bâtons que
j'ai reçus.

le comédien - Bravo! je me retire.

Bl. Blanchon - Supra avant vous me direz qui vous êtes.

le comédien - Je suis le comédien.

Bl. Blanchon - Vous avez tout de même un drôle de nez!

le comédien - Je vous l'ai déjà dit...

Bl. Blanchon - Ah oui! le nez de Cyrano. Vous auriez
pu l'ôter.

le comédien - Je voulais passer inaperçue.

Bl. Blanchon - Et pourquoi, je vous prie?

le comédien - Je suis Sachs Guilty.

(On entend des cris, le ~~comédien~~^{pompier} entre
en brandissant sa hache)

Scène II

Blanchi Blanchon, le comédien, le Pompier.

le pompier - Au feu!

(Il traverse la scène en courant)

Bl. Blanchon - Ciel! Je ne m'étais pas trompé: (Se traitant
a mis le feu à la pharmacie.

le comédien - L'incendie est avec l'assassinat et l'inceste,
une arrière-scène appropriée au drame.

(Le pompier rentre)

Le pompier — Qui est le feu ? On m'a dit que le quartier Latin
flamblait. Je cherche le feu. Qui est le feu ? Il
faut que je trouve le feu, car voyez-vous, je
suis pompier, moi.

Bl. Blanchou — Cela se voit.

Le comédien — Il n'est pas ici : jamais il n'arrive qu'il
s'en brûle.

Le pompier — Je vous demande où est le feu.

Bl. Blanchou — Monsieur Sacha Guitry vous dit qu'il n'est
pas ici, et ne pourra jamais l'être.

Le pompier — Sacha Guitry ! Alors ça, c'est différent.
(Il enlève son casque)

Voulez-vous attendre un petit moment, monsieur
Sacha Guitry ? Faut que j'aille chercher ma
ma femme. Le qu'elle sera contente de vous revoir.
Elle était en 1920, au deuxième balcon du
"Français", dixième rangée, siège no. 7. J'avais
le no. 8 et vous aviez la siéne avec Grouse
Printemps.

Le comédien — Ah oui ! Je me souviens... C'est déjà loin
tout ça !

Le pompier — Il y avait loin du deuxième balcon à
la siéne, et pourtant, lorsque nous sommes
sortis, il nous semblait que nous formions
un couple extraordinaire... Un petit moment.

Monsieur Guitey, je cours chercher ma femme.
(Il remet son casque)

Bl. Blanchon — Et le feu, pompier ?

Le pompier — C'est pourtant vrai, je l'avais oublié.

Bl. Blanchon — Il faut y aller.

Le pompier — Je ne l'ai pas trouvé. Qu'il flambe sans
moi. (Il laisse tomber sa ~~sa~~ hache)

Bl. Blanchon (la ramassant ~~l'axe~~) — Venez, je vous conduis.
~~Il~~ C'est la pharmacie Jivernais qui brûle.
(Il l'entraîne)

Le pompier — Très excusé, Monsieur Sacha Guitey.
Voyez-vous, le feu... (Ils sortent)

Le comédien — Ils me laissent seuls. Ce doit être
la fin de l'acte. Machiniste : les rideaux.

Fin du 3^e acte —

Intermède

(Le rideau tombe. La salle reste dans l'ombre. Le comédien paraît à l'avant-scène.)-

Le Comédien - Entre la coupe et les lèvres, il existe un espace fatal, et souvent pour les lèvres déçues, la coupe reste pleine.

Entre deux bouches, qui sont celles des amants, il existe un espace qui n'a rien de fatal, et grâce auquel, avant le baiser, il est possible de parler.

Je crois à l'amour, parce qu'ayant joué souvent les amoureux, il arrive parfois qu'ils me jouent. Je crois au baiser, parce qu'~~il~~^{il} est une excellente façon de se taire.

Néanmoins entre les bouches, lorsqu'il m'advient d'avoir quelque chose à ~~dire~~^{dire}, j'apprécie la distance; et je serais embarrassé ce soir, si devant moi, dans l'ombre de la salle, sur une tige ployée, présent des dieux et présent de l'amour, il poussait une rose, une fleur, une bouche familière, et qu'il me fallait ouvrir la mienne pour me taire. Ce serait vraiment dommage d'être sorti du rideau pour devoir y rentrer aussitôt, et de ne pas accomplir la mission à laquelle on veut que je me voue.

Entre la rampe et le rideau, il y a place pour un intermède; cet intermède, on veut que je le joue. Car, n'est-ce pas, tout se joue au théâtre, même ce qui se dit avec des larmes dans la voix. Et c'est peut-être parce que personne n'y croit, que c'est plus émouvant. Il arrive au dernier cabotin de pleurer sur la scène; il m'arrive d'entendre un sanglot dans la salle; de rire de bon cœur, d'entendre rire ainsi.

Et je pense parfois que la vérité de l'homme, méconnue durant le jour, se déclare, le soir, dans un décor de cartonage, par le mensonge du théâtre. Je pense aussi que sur un masque le sentiment se lit mieux que sur un visage, car il y a derrière le masque un visage ignoré, derrière le ~~malade~~ ^{malade} imaginaire, il y a Molière qui se meurt pour que l'imaginaire soit vrai et que la farce réussisse. Qu'y a-t-il derrière un visage? Je me le suis déjà demandé. Y a-t-il pareil sacrifice? Je n'ai pu le savoir et ne le saurai jamais, car le visage est un masque qui ne se lève pas, qu'on apporte en naissant, qu'on rapporte à la mort, qui garde son secret, peut-être son mensonge.

Entre la coupe et les lèvres, il y a place pour un drame. Entre la rampe et le rideau, l'espace est plus petit et l'intermédiaire toujours long au comédien qui le joue. En sortant de la scène il sort de ses habitudes, et c'est toujours décontenancé qu'il se présente à l'avant-scène. Le rideau est une frontière au-delà de laquelle il vivait entre trois murs sans regarder le quatrième, et en deçà, il est privé des trois premiers pour faire face à ce dernier, à ce mur impalpable comme celui de la nuit, à ce voile insaisissable composé d'ombre et de points lumineux que l'on devine être des yeux.

Yeux de la nuit aux cils invisibles, dont la caresse et le regard sont divins comme ceux des étoiles, ce n'est pas de vous que j'ai crainte. Yeux couplés, incrustés dans une seule tête, l'intervalle qui vous sépare est si court que le nez qu'on y loge est humain. Deux yeux que je vois, c'est un vi-

sage que je devine, mais entre l'œil droit de celui-ci et l'œil gauche du visage voisin, l'espace est plus grand, et j'imagine, pour le remplir, un nez gigantesque, un nez extraordinaire, un nez que je crains d'émouvoir, car il pourrait dans un reniflement fatal, m'inspirer par compassion et abréger mon monologue.

Le Spectateur est un honnête homme, son humeur est douce, son cœur est pacifique. Mais à ses côtés se dressent deux monstres redoutables, intraitables, inexorables, dont il m'arrive, tout d'un coup dans la mêlée que je sois, d'avoir peur. Ce sont ces monstres qui exigent le sacrifice de nos âmes, ce dévouement, cette perte, cette hérésie en quelque sorte, qui nous valait jadis d'être repêchés de Dieu. Le Démonium Sachs Guitry n'est plus en leur présence que le comédien anonyme, le serviteur d'un drame qui n'est pas le sien, auquel il se donne sans retour.

Ah! j'ai souvent rêvé d'abandonner le sien, de me confondre avec vous dans la chaleur de la salle, dans son émotion, dans son silence, et là, tranquille, modeste, ayant entre les yeux

un nez humain et de chaque côté un nez
gigantesque, de suivre la comédie avec
un plaisir extrême, respirant sans bruit
par le nez du milieu afin de ne point
perdre un seul mot, la moindre syllabe,
mais aimant, mais souffrant par les
nez d'à côté, qui sont les deux organes
que les deux mettent à la disposition
du spectateur de bonne foi.

Qui n'a rêvé d'échapper à
son destin ? Mais le destin toujours le
ramène à ses fins. Trou existentiel s'achève
devant les monstres qui nous ont des maîtres.

Entre la coupe et les livres, il
y aurait autre chose à dire ; entre la
rampe et le rideau, l'intermède s'achève,
car des parterre de ce théâtre, entre l'ar-
chestré et le balcon, je vois monter dans
l'ombre sur une tiède ployée, cette rose,
cette fleur, cette bouche familière avec laquelle
pour ainsi dire, on ouvre la bouche pour
se taire.

Acte IV

Une lueur rougeâtre baigne le même décor.-

Scène I

Les deux étudiants

Le premier- Il est mort?

Le second - Il est mort.

Le premier -Le pauvre homme!

Le second - Le crâne défoncé.

Le premier- Le pauvre monsieur Livernois!

Le second - Son sang a jailli par la brèche, rouge et tiède;
le sang de la vie. Quand il devint noir, c'était
le sang de la mort.

Le premier- Quelle horreur!

Le second - Avant que d'expirer, Livernois tira la langue; une
goutte rouge y tomba: "que c'est bon!" murmura-t-il.

Le premier- Quel homme!

Le second - Un honnête homme: c'était la première fois qu'il
goûtait au sang humain.

Le premier- Mourir en léchant son sang!

Le second - Propreté exquise: le secret du bon pharmacien.

Le premier- Je l'admire et je maudis le sort funeste.

Le second - Je le maudis de même, mais je trouve assez stupide
qu'on se laisse tuer sans savoir comment ni pourquoi
ni par qui, et que l'on meure en ignorant que l'on
trépassé. Ce fut le cas de Livernois. il était à
son bureau, penché sur une bouteille de Jean Patoù;
il en humait délicieusement le parfum; il s'embau-

mait sans le savoir. L'assassin le frappa. Il avait les yeux clos de volupté." "Que c'est bon!" murmura-t-il en mourant.

Le premier- Il n'a pas vu l'assassin?

Le second - Il n'a pas ouvert l'oeil, il n'a même pas vu la mort.

Le premier- Pauvre Livernois! Il croira toute l'éternité que Jean Patou a fait le coup, le parfumeur de son élection, Jean Patou, son meilleur ami.

Le second - La gendarmerie recherche le criminel, cependant que les pompiers du chef Bigaouette combattent l'incendie qui se propage avec une vitesse effroyable: tout le quartier latin est en flamme.

Le premier- L'incendie, cette lueur rouge?

Le second - Ce crépitement sinistre, ces "serpents qui sifflent sur nos têtes"; oui, frère, l'incendie. Car le meurtre perpétré, le meurtrier ne fut pas satisfait; sa fureur ne le quittant pas, du pharmacien sauta à la Pharmacie. Il frappa quatre cornues et toutes, comme la tête du ci-devant, se rompirent. La première contenait de la yohimbine, la seconde de l'alcool; la troisième cornue contenait de la cocaïne et la dernière de l'huile de cobra. La yohimbine se mêla au sang, l'alcool à la cocaïne, et l'huile de cobra séparait les deux mélanges. Il se produisit alors quelque chose d'extraordinaire: le cobra se reconstitua, résorba son huile, et la queue trempée de yohimbine, le nez frotté de cocaïne, c'était un serpent redoutable, dont l'assassin lui-même fut effrayé. Il s'enfuit à toute jambe.

Le premier- ^{Et} l'incendie, mon frère?

Le second - J'y viens, j'y coure. L'assassin courait aussi, le cobra le poursuivait, mais juste châtement du crime, l'assassin courait sur un plancher mobile, à toute jambe sans avancer, et déjà le cobra l'avait atteint, l'allait étreindre dans ses replis de volupté, de sang et d'alcool, l'étrangler de son fil mortel, quand soudain, tonnerre, miracle, Aphrodite apparaît, s'interpose; elle saisit le serpent, le serpent la saisit, et dans cette lutte surhumaine, l'un et l'autre disparaissent, les flammes se tordent à la place même de leur union, l'incendie naît de ce mariage, et la fumée cache la retraite de l'assassin.

Le premier- Personne ne l'a vu?

Le second - Personne ne l'a reconnu, cet homme voûté qui brandissait une massue. il a disparu dans la nuit.

Le premier- Avec sa massue?

Le second - Avec sa massue suspendue sur nos têtes.

Le premier- O nuit d'horreur!

Le second - Le quartier latin est en flamme et l'assassinat à la face blême barbouillée de sang, sous le couvert des fumées aphrodisiaques, se répand dans la ville. Une panique hideuse s'empare de tous les coeurs, et les rats du quartier, bousculés par les flammes, montent la rue Couillard avec des cris stridents.

Le premier- Quelle répugnance!

Le second - ils mordent les enfants affolés, ils frôlent les femmes éperdues; des clameurs hystériques dominant le sinistre. Les vicaires de la Basilique, accompagnés d'un zouave qui trompette, annoncent la fin des temps.

Le premier- O nuit d'angoisse!

Le second - Soyez brave, mon frère; soyons braves. Allons consoler
les mourants et ensevelir les morts.

Là premier- Allons, mon frère, comme les saints du moyen-âge, nous les
satyres de la fontaine.

Le second - O Sainte Pétronile, soyez notre patronne.

Le premier- Allons mon frère.

Le second - Allons.

Scène II

Bertrant, Appolon sans négligence, entre avec une massue qui n'a pas son élégance.

Bertrant - Elle était bizarre, elle en avait le droit. Devant la pharmacie, elle me dit: "attends, chéri, j'entre et je sors." Quoi de plus légitime! Je ne fis pas de résistance. Elle entra, j'attendis. Elle ne sortait pas; j'attendis encore. La patience humaine a un terme. J'attendais toujours. Quand elle fut à son terme, j'entrai à mon tour. Il s'en suivit ce que l'on sait. Les dieux sanguinaires m'avaient préparé cette massue préhistorique, néfaste, m'a-t-il semblé, aux cranes qu'elle frappe, comme néfaste aurait pu être ce serpent qui me suivait et dont je fus séparé, pour le plus grand bien de mon âme, par une étincelle divine, par une flamme imprévisible, mais qui brûle quand même, puisque, à ce que je vois, toute la ville flambe. Quel beau feu d'artifice! C'est le feu d'amour que j'offre à ma maitresse pour qu'elle flambe à son tour et m'aime comme il sied d'aimer un homme.- Cette massue m'embarrasse.- Les femmes sont des créatures fantasmagoriques, dont l'humeur est changeante, et qu'il convient, pour la fixer, d'impressionner par un peu de violence, par une ville qui flambe, ou simplement, dit le sage, en leur servant une fessée. Oui, certes; mais j'ai toujours recherché le geste, l'emphase, le panache - que cette massue m'embarrasse! - et décidément la fessée ne semble un peu vulgaire. Ma maitresse, d'ailleurs, l'aurait mal reçue, je l'eusse mal donnée, et cette preuve de passion ne l'aurait pas soumise aux exigences de mon culte. Non, je n'avais pas le choix; il fallait

le feu, il fallait le sang; il me fallait cette massue, et tant pis pour l'apothicaire!

(Un bruit dans la coulisse. Les gendarmes font leur entrée. Bertrant se dissimule).

Le 1er gendarme- Il n'est pas ici.

Le 2e gendarme - Mon flair (il renifle) me dit qu'il est ici.

Le 1er gendarme- Le mien (il renifle) me dit que non.

Le 2e gendarme - Votre flair, laissez-moi rire, avec le nez que vous montrez!

Le 1er gendarme- Le nez que je montre n'est pas celui que j'ai, mon cher.

Le 2e gendarme - ~~W~~ Où est-il cet appendice secret, honteux, que vous ne montrez pas?

Le 1er gendarme- Le nez de l'âme, n'en riez pas.

Le 2e gendarme - Je ne ris pas.

Le 1er gendarme- Je le flaire plus loin; allons-y.

Le 2e gendarme - Je vous suis.

(Le premier gendarme, les yeux clos, comme un aveugle inspiré guide, le second. Bertrant sort de sa cachette)

Bertrant - Ma maitresse affolée, honteuse, broyée par le remords, me fait donc rechercher afin que je l'embrasse; elle veut savoir si je goûte le sang...A moins... à moins que ce soit la justice. Oui, il y a une potence qui peut se dresser pour moi. Je n'y avais pas pensé. Cette cravate me serre le cou. (Il la dénoue) Oui, la potence... De toute façon, cette massue m'embarrasse; avant qu'elle me compromette, je vais m'en départir. (Il la dépose dans la coulisse) Je suis plus à mon aise. (Il refait le noeud de sa cravate) Mieux vaut la cravate que la corde. (Désinvolte, il sort).

Scène III

Un rat passe sur la scène, en courant, puis un deuxième que le gendarme inspiré, surgissant sur le théâtre, saisit à plein bras.

Le 1er gendarme - Nous le tenons!

(Il ouvre les yeux, s'aperçoit de sa méprise, relâche le rat qui s'enfuit).

~~Le 1er gendarme~~ Non, ce n'est pas lui.

Le 2e gendarme - Ecoutez donc, gendarme, le nez de l'âme, en avez-vous assez? A flairer de cette façon, vous vous frappez sur tous les murs et vous prenez une souris.

Le 1er gendarme - Pourtant...

Le 2e gendarme - Une souris! Peu s'en fallut que vous ne la renifflasiez et qu'elle ne devint comme votre nez, une souris spirituelle.

Le 1er gendarme - J'aurais cru...

Le 2e gendarme - Ne croyez plus, prenez la suite. L'assassin n'est pas loin, je le flaire. Le nez que je montre est aussi le nez que j'ai, et je le montre assez qu'il prouve la vérité de ce que je flaire. Venez, nous allons nous dissimuler dans le voisinage.

(L'étudiante pénètre sur la scène).

L'étudiante - Bertrant! Bertrant! (aux gendarmes) Vous n'avez pas vu Bertrant?

Le 1er gendarme - Qui est Bertrant?

L'étudiante - Ils ne savent même pas qui est Bertrant. Où peut-il être, mon Dieu, où peut-il être?

(Elle sort)

Le 2e gendarme - Pauvre fille!

(ils sortent)

Scène IV

Un rire dans les coulisses, un silence, et les rats, l'oreille pointée, la redingote sale, la queue au bras et le museau en face-à-main, paraissent. Quand l'un parle, museau bas, l'autre est coit, museau levé.

Le premier- Nous voici!

Le second, museau levé- Ha!Ha! Ha!

Le premier- Nous sommes les rats, les maris de la souris, les frères du chat et l'âme de Québec.

Le second, même jeu- Ha! Ha!Ha!

Le premier- La queue sans poil, longue et froide, les rats de basse extrace, provinciaux et campagnards, la traînent derrière eux,

Le second - Quelle honte!

Le premier- Nous, les aristocrates, la portons à notre bras: c'est plus digne.

Le second - Nous sommes les rats de Québec.

Le premier- Nous avons été trois siècles durant, patte menue, oreille pointée, l'âme de cette capitale.

Le second - Sans qu'on le sache.

Le premier- Nous circulions dans les murs des antiques maisons, attentifs à ce qui se passait, suggérant ce qui se pensait, voyant tout sans être vus, trottant par-ci, trottant par-là; et reliant par nos avenues la Basse à la Haute-Ville, le seigneur et sa servante, le Séminaire à la rue St-Vallier, L'Archevêché aux tavernes du Port, la litanie et les ritournelles, nous maintenions entre ces éléments épars, hostiles, contradictoires, une entente secrète, des biens invisibles dont les siècles en passant éprouvèrent la puissance.

Le second - Telle était l'âme que nous formions.

Le premier- L'âme que les poètes ont chantée, les prédicants ont célébrée, l'âme gardienne de la Langue et de la Religion; nous étions la Tradition.

Le second - Ha! Ha! Ha!

Le premier- Mais la tradition s'achève, nous sortons de notre trou; la farce est finie, nous ne sommes plus que des rats.

Le second - Nous y perdons.

Le premier- Notre noble cité est en flamme.

Le second - Bigaouette n'y peut rien.

Le premier- Elle était guindée, sévère et froide; la voici brûlante.

Le second - Qu'est-ce à dire?

Le premier- Que trois siècles de vertu valent une nuit d'amour, car vous devez savoir, mon frère, que l'incendie est aux villes ce que l'amour est aux femmes.

Le second - Ce n'est pas drôle.

Le premier- Vous prenez la part de la vertu?

Le second - Non pas; la mienne. Pourrai-je en effet survivre à la perte de nos nonuments historiques? Je voudrais mourir.

Le premier- Mourir?

Le second - C'est la seule solution.

Le premier- Et si c'est une lâcheté?

Le second - Jamais!

Le premier- Que ce "jamais" me semble noble! Il est le cri de notre sang, le résumé de notre histoire. Nous sommes nés d'une race fière, notre bras sait porter l'épée: allons-nous laisser tomber notre queue et nous enfuir en la traînant, piteusement, vers la mort et l'infamie?

Le second - Que non! L'épopée de nos pères est immortelle et nous
la continuons.

Le premier- Rions donc, c'est une bonne blague.

Le second - Ha! Ha! Ha!

Le premier- Heu! Heu! Heu!

Le second - Tout de même...

Le premier- Oui, tout de même nous étions les parasites de l'histoire.
La fin de Québec nous laisse dépourvus.

Le second - Qu'allons-nous devenir?

Le premier- Ce qu'il plaira à notre Maître; nous pouvons l'invoquer.

(Ils tombent à genoux)

Le premier- Champlain, bronze vénérable, dont la tête creuse domine la
terrasse et veille sur la ville, dont l'exquise politesse
et l'empressement servile, avec lesquels vous saluez l'en-
vahisseur qui monte vers le Château, inspirent chaque Qué-
becquois, portier gigantesque surgi de l'histoire, valet
magnifique dressé vers l'avenir, prince de l'hotellerie,
parasite immortel, voyez l'incertitude de vos rats, éclai-
rez de vos lumières les ténèbres de leurs esprits, venez
les secourir.

Le second - Champlain, venez à notre secours.

Le premier- Nous n'étions que de pauvres rats de Champagne, rats dans
toute leur simplicité, lorsque vous nous recueillîtes;
trois siècles de séjour québecquois ont fait de nous des
Bêtes vénérables. Gardez-nous votre grâce; ne nous lais-
sez pas retomber à notre condition première.

Le second - Champlain, gardez-nous votre grâce.

(Champlain apparaît)

Scène V

Champlain et les deux rats.

Champlain - Je vous la garde.

Le second rat - O maître!

Champlain - Relevez-vous.

Le premier rat- Vous avez donc entendu notre prière?

Champlain - Elle était pure, elle a monté vers moi: oui, je l'ai entendue, et comme c'est l'heure où, chaque nuit, je descends de mon socle et me promène dans les rues désertes, je suis venu. Qu'y a-t-il, compagnons?

Le premier rat- La ville brûle.

Champlain - J'ai remarqué en effet une certaine agitation.

Le premier rat- Vous n'avez pas entendu les pompiers?

Champlain - Il est normal de les entendre; Bigaouette, leur chef, aime la démonstration. Il sort avec toutes ses pompes, lorsqu'à la piscine il va se baigner; avec ses échelles quand il monte une côte; et lorsqu'il trouve drôle quelque chose, il rit avec toutes ses sirènes. Oui, comme à l'accoutumée, j'ai entendu les pompiers.

Le premier rat- Le bruit qu'ils ont fait cette nuit dépassait l'ordinaire.

Champlain - J'ai pensé que Bigaouette mariait sa fille.

Le premier rat- C'est le quartier latin qui flambe.

Champlain - Ah!

Le premier rat- Les Augustines sont sorties de leur Monastère; les Chanoinesses n'ont pas eu le temps de mettre leurs capuches.

Champlain - Et les novices?

Le premier rat- Elles ont donné les leurs aux chanoinesses; cent jolies têtes ont relayé cent crânes difformes.

Champlain - Et les pompiers?

Le premier rat - Ils ont à cette vue redoublé d'ardeur; les flammes diminuèrent; l'une après l'autre, elles ravalèrent leur langue de feu. L'incendie allait s'éteindre. Le maire Borne félicitait déjà le chef Bigaouette.

Champlain - Avait-il son collier?

Le premier rat - Il avait son collier, sa pipe, sa tabatière et tous les attributs de sa noble fonction, mais il agit trop vite; au moment même où il donnait l'accolade au chef, des Ursulines arrivaient cent capuches dont se coiffèrent les têtes augustines. Le désespoir s'empara des pompiers; les flammes rejaillirent plus longues, plus destructrices que jamais. En un clin d'oeil elles avaient ravagé l'Atelier de Monrency et déjà elles attaquaient l'Épicerie Bardoux. Ce fut alors que les sections communistes entrèrent en action.

Champlain - Pour tuer les pompiers?

Le premier rat - Que non? Pour les aider, Bardoux fournissant le caviar à l'Ambassade soviétique.

Champlain - Ont-ils sauvé l'Épicerie?

Le premier rat - Hélas! Les flammes étaient réactionnaires et sans aucun doute d'origine fasciste: elles ont brûlé le caviar du prolétaire.

Champlain - Et après ?

Le premier rat - Les pompiers déclarent la grève, les communistes coupent les boyaux. C'est l'anarchie, la désolation; l'incendie se propage, la ville succombe. Entendez-vous ces crépitements sinistres?

- Champlain - Oui, je les entends, Tu as bien fait, rat, de me mander.
- Le premier rat - J'ai fini d'être une âme; je redeviens un rat tout cru. (Imité par son compagnon, il laisse tomber sa queue).
- Champlain - Que dis-tu?
- Le premier rat - Que la farce s'achève.
- Champlain - Tu te trompes; la farce est immortelle, Québec ne meurt pas. Tu n'es pas un rat tout cru; par la fonction que je te maintiens, tu es une bête sacrée. Reprends cette queue, surveille ta tenue: de la dignité, de la réserve. La farce continue, tu es la Tradition et la Tradition demeure. Je vais de ce pas rétablir l'ordre, sauver la Hiérarchie, les bonnes manières et l'hotellerie. Cet incendie est un intermède, le sacrifice de quelques maisons. Dans une heure, la nuit sera redevenue calme.
- (Il va sortir. Les gendarmes se présentent)

Scène VI

Les rats, les gendarmes et Champlain. Le gendarme inspiré se précipite sur celui-ci.

Le gendarme inspiré - C'est lui, je le tiens.

Le deuxième gendarme qui voit sa méprise - Ne le laisse pas s'échapper.

Champlain - Ventrebleu! Allez-vous me lâcher.

Le deuxième gendarme - Ne lâche pas.

Le gendarme inspiré - Je le tiens. C'est l'assassin: il me résiste.

Champlain - Mille tonnerres du ciel!

(Il se dégage)

A-t-on vu pareil malotru!

Le deuxième gendarme et les rats - Ha! Ha! Ha'.

Champlain - Sais-tu bien qui je suis?

Le gendarme inspiré - ...

Champlain se retournant vers les rats - Dites-le lui.

Les rats - C'est le noble Champlain qui fait sa ronde.

Champlain - Quel malotru! *Qui* ne connaît même pas son histoire!

(Champlain sort)

Scène VII

Les gendarmes et les rats

Le second gendarme- Le nez de l'âme encore a fait défaut. Prenez-y garde, gendarme: la prochaine fois vous vous saisirez de Dieu le Père.

Le gendarme inspiré- Quelles sont ces bêtes?

Les rats s'avançant- Nous sommes les rats: en quoi pourrons-nous vous être agréables?

Le gendarme inspiré- Il ne s'agit pas d'être agréables; nous cherchons l'assassin.

Le premier rat - L'assassin! Est-ce vous, mon frère?

Le second rat - Non; mais peut-être l'êtes-vous?

Le premier rat - Non plus.

Le second rat - Gendarme, mon frère n'est pas l'assassin.

Le premier rat - Gendarme, n'ayez crainte: mon frère est innocent.

Le gendarme inspiré- Bien, allons plus loin.

(Le gendarme inspiré sort le premier; l'autre, goguenard, le suit. Le Directeur fait son entrée)

Scène VIII

Le Directeur et les rats.-

Les rats - Bonjour, monsieur le Directeur.

Le Directeur - Bonjour, bonjour...(s'arrêtant) Vous me connaissez donc?

Les rats - Qui ne connaît pas le jeune et brillant Directeur de cette Université?

Le Directeur - Bene, bene respondero...Mais quoi! Vous êtes des rats?

- Les rats - Nos oreilles, notre museau, notre queue en témoignent; oui, monsieur le Directeur, nous sommes des rats, et même sans oreilles, sans museau, sans queue, nous ne pourrions vous le cacher, car vous êtes l'homme le plus perspicace du monde.
- Le Directeur - Bene, bene. Vous m'êtes sympathiques.
- Les rats - Monsieur le Directeur est trop bon. (Le Directeur se promène de long en large, et chaque fois qu'il passe devant les rats, il répète: "...très sympathiques." Ceux-ci lui font une profonde révérence.)
- Le Directeur s'arrêtant - ...Très sympathiques. Comment diantre se fait-il que les chats ne soient pas de mon avis?
- Les rats - Ils le sont, Monsieur le Directeur.
- Le Directeur - Ils ne vous croquent donc pas?
- Les rats - Non, monsieur le Directeur, ils nous protègent.
- Le Directeur - Ce ne sont pas vos ennemis?
- Les rats - Au contraire, nos amis.
- Le Directeur - Je ne comprends pas.
- Les rats - Monsieur le Directeur le comprendra sans peine: n'a-t-il pas remarqué que dans les maisons où il y a beaucoup de rats, il y a toujours beaucoup de chats.
- Le Directeur - Qu'est-ce à dire?
- Les rats - Que nos races se protègent.
- Le Directeur ayant rêvé- Je comprends! Je comprends! Je vous trouve intelligents.
- Les rats - Monsieur le Directeur est trop bon. (Le Directeur se promène de long en large, et lorsqu'il passe devant les rats, il répète: "...très intelligents." Ceux-ci lui

font une profonde révérence)

Le Directeur s'arrêtant - ...très intelligents. D'où vient, dites-moi, qu'on vous trouve répugnants?

Le pr. rat - Le cochon est plus sale que nous, et pourtant il ne répugne pas.

Le Directeur- Cela est vrai.

Le deux. rat- Monsieur le Directeur devine-t-il pourquoi?

Le Directeur ayant rêvé- Non...Non.

Le pr. rat - Le cochon est sale, et c'est là une qualité si particulière à son espèce que pour être vraiment sale, il faut l'être comme un cochon. Néanmoins on est sans répugnance à son égard. La raison en est simple.

Le second rat-Tout à fait simple!

Le pre. rat - Parce qu'on le mange.

Le Directeur- Et l'on vous trouve répugnants?

Le pre. rat - Parce qu'on ne nous mange pas.

Le sec. rat - Voilà! N'est-ce pas simple?

Le Directeur, les yeux fixes et lentement- Tout-à-fait simple.

(Il se dirige vers la coulisse sans perdre les rats de vue; il y a quelque chose d'anormal en lui; les deux rats se regardent avec inquiétude. Cependant le Directeur s'empare de la massue. Cris des rats pourchassés)

Les rats - Au secours! A l'assassin! Au secours!

(Les gendarmes surviennent; lutte, cris, tumulte. Le Directeur finalement est désarmé, ligoté)

Le premier gendarme- Nous le tenons enfin.

Le second gendarme - Voici l'arme du crime: cette massue ensanglantée.

(Les rats ramassent leur museau respectif, et reprennent avec la queue au bras, leur dignité)

Le premier rat pointant du doigt le Directeur-

...(Les dents lui claquent dans la bouche)

Le second rat - (même jeu)

Le second gendarme - Vous l'avez échappée belle.

Le premier rat - C'est...l'assas...

Le second rat - C'est...l'assass...

(Les gendarmes vont sortir avec le Directeur)

Les rats (*Clairément*) - C'est l'assassin: il voulait nous manger!

~~Ridout~~

Fais du quatrièmes acte :

Acte V

le même décor terné et poussiéreux. Mais il possède un élément
nouveau : le tambour qui ~~appuie~~ ^{appuie} l'action.

Scène I

(Blanchi (Blanchou entre en baillant.

(Blanchi (Blanchou — Vos actes nous suivent, a dit
je ne sais qui, ce maître de la
littérature contemporaine, dont je
m'inspire sans vergogne ; nos actes
nous suivent, mais c'est surtout le
quatrième qui me talonne, qui me harcèle,
qui m'extermine ; cet incendie sans propos,
sans mesure, qui dépasse ma comédie.
Elle eût été sans lui tendre et suave, la vérité
devenue bucolique, tapageuse et fati-
quante d'autant que cet incendie de mal-
heur fut nocturne. Le jour se lève ; je
n'ai pas encore fermé l'œil. Un
auteur, qui se respecte, ne peut

~~meut ; je suis attiré , je suis en de-
 vant . Le jour , qui est l'air , me semble jeter ;
 le cinquiesme acte , qui commence , son
 intérêt actuel .~~

~~Il est tenté , qui se dispute , ne peut~~
 compromettre d'inconnu la grandeur de
 son génie . Allongons la longueur du nôté
~~sur ce plancher propice .~~ Dormons .
 Dormir est doux à l'homme qui pense .
 C'est exhaler à la fraîcheur d'un œillet
 soufflé . O concupiscence ! je cède , je suis
 entre tes bras , je dors .

Scene II

(Blanchon dormant , le comédien .

Le comédien — L'auteur dort . Cela ne me dit rien
 de bon . Pourquoi dormait-il au cinquiesme
 acte d'Atthalie ? La pièce va finir
 en débandade . Halé ! Messieurs Blanchon
 (Blanchon ; éveillez-vous !

(Il est passé à la course , poursuivi par
 les deux étudiants . Les aigus de l'un et
 des autres)

100

Le Comédien — Qui ai-je prêté ? J'ai suis-je trompé ? Je
ne me trompe jamais. Voici la débâcle de
qui commencent. Holà ! Messier (Blanchi (Blanchou,
siveillez - vous ! Je vous en supplie au nom de
l'art dramatique.

(Le rat revient. Il s'arrête au milieu de la scène,
inquiet : on ne le poursuit plus. Tout-à-coup et
simultanément, avec des cris de mort ^{auxquels} le
rat s'épouvente et mêle les siens, les étudiants, qui se étaient
~~sont~~ séparés, surgissent de l'un et l'autre côté de la scène.
La capture du rat semble certaine, lorsque 'il
plonge dans la boîte du souffleur.)

Scène III

(Blanchi Blanchou dort toujours, le Comédien et les deux
étudiants sont à genoux devant la boîte.)

Une voix de femme — Ha — a ! Hi — ! Ho ! Au secours ! Hi ! Hi !
Hi ! Laissez-moi ! Laissez-moi ! Hi ! Hi ! Hi !
Au secours !

Le 1^{er} étudiant — Surtout. Prenez mes mains, je vous la tends.

La voix — Il me chatouille, je ne peux pas. Hi ! Hi ! Hi !
Au secours !

Le 2^e étudiant — Je vous laisse pas faire. Défendez-vous.

la voix — Je ne peux ... Hi! Hi! Hi! Peux ... peux ... peux pas!
Cha ... cha ... cha ... cha ... Hi! Hi! Hi!

le 1^{er} étudiant — Elle voudrait un chat.

la voix — Chataouille ... Ha! Ha! Ha! Je vais mourir.

le 2nd étudiant — Sortez, Célimène, ou nous allons croire
que vous aimez ça.

Célimène — Ho - a! Hi - i! Ho - o!

le comédien (fortement) — Sortez, vous êtes avec un rat.
(Silence absolu)

le 1^{er} étudiant — Il l'a mangée!

le 2^e étudiant — Peut-être l'a-t'il violée?

le 1^{er} étudiant — J'en doute.

le 2nd étudiant — Comment expliquer ce brusque silence?

le 1^{er} étudiant — Célimène est inviolable.

le 2^e étudiant — Je suis inquiet.

le comédien — La voici!

(En effet, de Célimène paraît la Toque, la tête, les épaules osseuses, le troue rigide, et l'on a bientôt la ~~re~~ reconstitution d'une vierge outragée, d'innocens augurants ans, dont l'indiquateur est redoutable d'autant qu'elle est armée de son parapluie.) ~~elle Célimène est quelque instant sans pouvoir parler~~

le 1^{er} étudiant — Calmez-vous, Digne Célimène, reprenez vos

sangs.

Le 2^e étudiant — Calmez-vous, digne Calimène.

Calimène — Ah ça! Ah ça! ...

Le 1^{er} étudiant — Reprenez ~~vous~~ à votre procedure originale.

Le 2^e étudiant — Ce n'était qu'un tout jeune rat, novice dans la métier. Il était fragüe, il allait mourir; il s'est jeté vainement entre vos bras.

Le 1^{er} étudiant — Il ne vous connaissait pas; sans quoi, il eût préféré mourir.

Calimène — Ah ça! Ah ça!

Le 2^e étudiant — Reprenez vos sangs, digne Calimène.

Calimène — Ah ça! Une jeune un tour pareil! Un rat entre mes bras! Ha-si! (Elle s'évanouit)

Le 1^{er} étudiant, qui la reçoit entre ses bras — Que vais-je en faire?

Le Comédien — La remettre dans le trou!

(D'une suggestion si barbare l'effet est immédiat, magique en quelque sorte; Calimène revient à elle si brusquement que le Comédien stupéfait attrappe un coin de parapluie. ~~De~~ ^{celui-ci} ~~le~~ Comédien, se fureur ^{se propage sur les} ~~sur les~~ étudiants. Brault-las dont le rat se rend compte, veut profiter pour s'esquiver ~~et~~ en danse. Un étudiant l'aperçoit.)

L'étudiant — Le rat!

(Le rat reprend son trou ; le cabine
revient sur la scène)

Le Loué Brein — Vous avez tort, Célimène, de vous en prendre
à nous, qui ne sommes que de pauvres
personnages sans auteur, égarés sur cette
scène, à la merci des pires accidents. Pre-
nez vos sangs, digne Célimène, et si il
vous fait une victime, que ce soit ~~l'auteur~~ le res-
ponsable de vos malheurs et des nôtres, Messire
Blanchi Blanchon. Daignez le regarder.

(Bl. Blanchon rouffe)

Il se soucie peu que les rats, dont il est
l'auteur, se nichent dans vos respectables
Tupous.

Célimène — Ah! le crapaud! le bandit!

(Elle lui confesse sa juste indignation
en le frappant sur la tête. Messire
Blanchi Blanchon se dresse sur
son séant, l'étonnement dans le
regard ; il se laisse sur ses jambes :
il semble avoir ^{perdu} ~~quelque~~ quelque chose, qui as-
t-il oublié? On se rend bientôt compte
qu'il a perdu la raison.)

Bl. Blanchon — Que disais-je? De quoi était-il ques-
tion? Le problème, il me semble, avait

4

de l'important. Je disais donc... je disais
quoi? Ciel! Je ne m'en souviens pas. Étrange
discours que celui-là! Que j'ai compris et
que je ne pense plus, que je ~~précise~~ ^{précise} et qui se
subtilise, qui passe de l'eau la plus pure au lait
le plus plat, qui se donne dans le cristal et
se reprend dans la vase! Discours infidèle,
plus vil que ~~l'adultère~~ l'adultère, je le sais, je
le serre, il glisse, il s'échappe. Ce n'est
pas un discours, c'est une anguille!... Faut-il
que le monde soit submergé pour qu'ainsi des
anguilles passent entre les fils de ma mémoire
et s'échappent par ma bouche? Faut-il, dans
cette université diluvienne, que les carpes roses
et les crabes verts viennent, qui me sucent
l'oreille, qui me pincent l'orteil? Faut-il...
(Il replâre sa calotte d'un geste lent) Il y a
quelque chose d'anormal dans l'eau, des
oiseaux qui volent dans l'eau; d'anormal
dans l'air, des poissons qui nagent dans
l'air, et surtout, surtout, ces crabes verts
que tente mon orteil rose... (Il fixe les
crabes avec horreur, recule devant eux, secoue
le pied, arrive à l'escalier, y trouve refuge.)

Le 1^{er} étudiant — Il est fou!

Le 2^e étudiant — Fou!

Celémène — Tu es bel homme !

(Dans l'escalier, Blanchi (Blanchon) reprend son assurance : les crabes ne peuvent le ~~rejoindre~~ ^{rejoindre})

Blanchi (Blanchon) — L'homme est le roi de la création ; il domine les flots, il domine la terre. L'escalier est sa plus belle invention : lui seul y peut monter ; les crabes ne le peuvent. Ha ! Ha ! Ha ! Mes petits ~~crabes~~ crabes verts, qui êtes contés contre ~~l'innocence~~ ^{mon innocence} ~~de mon art~~ des intentions mauvaises, vous demeurerez sur le plancher, vous êtes d'essence inférieure. Regardez-moi, preuve vivante et incontestable de la prééminence du spirituel ; par cet escalier interminable, je peux m'élever jusqu'au ciel. Silence ! Racaille ! Crabes maudits, fouillis de pattes, mélange ^{inextricable} ~~insupportable~~ ! Silence. Dis-je ! Je veux vous enseigner la vérité. Qu'est-ce que la vérité ? demanda le ci-devant Ponce Pilate en se lavant les pouces. Il regarda ses pouces ; ^{ceux-ci} ~~ils~~ ne répondirent pas. Ponce Pilate vraiment les avait lavés. O vanité de la terre ! O pouces tritournes ! O crabes incouïsquents ! ... Que dis-je ? Mais non, mais non ! Ce n'est pas ça ! Non, il ne s'agit pas de crabes, mais de quoi peut-il

s'agir, pour l'amour du ciel ?

(Il descend, se tenant la
tête à deux mains.)

L'étudiant — C'est beau, ce qu'il dit.

Le comédien — Tu prouves beau qu'un auteur devienne
fou ?

L'étudiant — Cette folie m'est sympathique.

Le comédien — D'art dramatique, que de crimes
ou crimes en Ton nom !

(Blanche (Blanchon) s'est arrêté devant
les deux portraits)

Bl. Blanchon — Cet évêque a une barbe ; cet autre n'en
a pas. Pourquoi cette diversité ? Il n'y a
pourtant qu'une seule religion. Comment
se nomme le barbu ?

L'étudiant — Monsieur Turquetil.

Bl. Blanchon — Et l'autre ?

L'étudiant — C'est notre regretté cardinal.

Bl. Blanchon — D'après vous, lequel a raison ?

L'étudiant — ~~Il~~ Raison en quoi ?

Bl. Blanchon — En ce litige futile. L'un a une
barbe, l'autre n'en a pas : ces deux
personnes s'affrontent.

L'étudiant — Ils s'affrontent ! Je ne l'avais pas
remarqué.

Bl. Blanchon — Vous regardez le monde avec indif-

ference et le monde garde son masque. Qui est le Seigneur Turquetil ?

L'étudiant — A droite.

B. Blanchou — Vous êtes heureux.

L'étudiant — Comment heureux ?

B. Blanchou — Oui, car si vous étiez malheureux, Turquetil serait à gauche. Sa barbe vous eût fegé de saisissement, et vous eussiez eu l'impression d'un masque qui se lève et qui découvre le visage imberbe du Cardinal; en même temps sur celui-ci, vous eussiez eu repousser la barbe de celui-là, de sorte que dans le malheur comme dans le bonheur, ces deux seigneurs sont insconciliables; ils changent à peine de côté et continuent, qui à droite, qui à gauche, la lutte qu'ils ont commencée, qui à gauche, qui à droite.

(Le Comédien, dans la folie de Blanck (Blanchou) avait d'abord outragé le respect du Théâtre, oublié ce sentiment et s'intéressait à l'action)

Le Comédien — C'est un peu comme Céline. Céline est la femme que voici.

B. Blanchou — La noble créature !

Le Comédien — Elle est femme pour un instant; tantôt

11
elle devien dra un mystère.

Bl. Blanchon - Souffrez que je baise de votre main
la blancheur du dos, et que la tenant
dans la main, je sente frémir sa
peau et son secret.

Célimène - Ah! messire, que votre cœur est
doux et que vous êtes galant! Mon
cœur à profusion vous ~~est~~ est recon-
naissant, ^{mon} pauvre cœur qui palpita
d'appréhension.

Le Comedien - Voyez, je le disais; c'est comme Célimène.
Quand elle n'est pas heureuse, elle a
le cœur à droite, dans une zone pastorale
de mélisme et de froideur. Le bonheur
le lui change de place; il prend la
gauche et il se met à battre. Elle le
sent, elle le dit, elle vous en est recon-
naissante. Célimène est un mystère
qui a le cœur à droite, et près de vous,
Messire Blanchi Blanchon, une femme
qui a le cœur à gauche.

Célimène - Une femme, quel bonheur!

(Elle tend sa main à Blanchi
Blanchon qui la baise amoureu-
sement. Il relève la tête.)

Blanchi Blanchon - Mais quoi! Je n'en sais rien. (Se frotte)

la poitrine) De quel côté est mon cœur? Est-il
 à droite, est-il à gauche? Suis-je une
 femme ou un mystère? (Il se regarde
 les mains, l'une après l'autre, longuement)
 Non, je ne sais plus, je suis mêlé, je suis
 perdu, je ne sais plus quelle est ma droite,
 quelle est ma gauche. Heureusement, je
 suis encore au milieu.

(Il avance dans une direction)
 Non, je me trompe

(Il recule)
 Non, je me trompe encore. Je suis bel et
 bien perdu au milieu de moi-même
 comme au sein d'une forêt vierge, sans
 droite ni gauche, sans orient, sans occident,
 et le ciel est couvert de ce plafond inexorable:
 Je ne peux même pas compter sur les étoiles.
 Ah! Célimène, ne me abandonne pas.

(Il se jette à ses genoux)

Célimène — Gelanguez-vous, mon prince.

(B. Blanchon) — Sapez ma main, Célimène.

(Il lui baise les mains. Roulement
 de tambour. Les étudiants et les comédiens
 s'agenouillent devant le couple désormais
 royal.)

Le premier étudiant — Je suis votre sujet.

Le deuxième étudiant — Je suis votre fidèle serviteur.

Le comédien — Je me soumetts à vos lois.

Bl. Blanchon — Relevez-vous ; c'est notre bon plaisir et celui de la reine.

Le premier étudiant — Vive le roi !

Le deuxième étudiant — Vive la reine !

Le comédien — Vive Napoléon !

(Le Tambour marque le rythme. En dansant, les sujets apportent les têtes de leurs ~~seigneurs~~ ^{souverains})

Bl. Blanchon de son trou au comédien — Vous avez un songe, la reine et moi en sommes fiers. Cet appendice incontestable témoignage de votre capacité, de votre puissance, témoigne que le ciel vous délègue à nos côtés afin d'être le premier ministre de ~~notre~~ ^{ce} royaume. Vous l'êtes désormais.

Le comédien — Votre majesté...

Bl. Blanchon — Pas de discours ^{pour le moment} ~~pas de discours~~ ~~pas de discours~~ ~~pas de discours~~ ~~pas de discours~~ ; Quand il faudra ^{tromper} ~~trahir~~ le peuple, je vous ferai signe. Taisez-vous et prenez place à notre droite.

(Roulement de Tambour. Le comédien prend place)

Bl. Blanchon au 2^e étudiant — Tu as le visage frais, tes yeux ne savent pas mentir. Eloigne-toi de notre

trône : a l'avenir, tu es le Peuple. Tu cries : vive le roi ! vive le reine ! Et quand mon ministre te harangue, tu l'applaudis.

Le deuxième étudiant — Vive le roi ! Vive le reine !

(Il prend sa place. En passant devant le premier ministre, il lui montre son derrière)

Le Comédien — Proposé, le peuple m'a montré son derrière.

Bl. Blanchou — Prenez-en votre parti, monsieur le premier ministre ; dans la position que vous occupez, il ne faut plus vous attendre à voir des visages.

(Au premier étudiant)

Toi, tu es de trop, tu m'embarrasses ; nous allons sur le champ te décapiter.

Le 2^e étudiant — Bravo ! (Il applaudit)

Celmeine — Grâce pour lui !

Le Comédien — J'aurais besoin, sire, d'une police, le peuple nous est favorable, mais qui peut juger qu'il le sera demain.

Bl. Blanchou — Vous avez raison. Mais, je me rends à votre bouté : vous sauvez la vie de ce malheureux. (Au premier étudiant) Prends place auprès de notre ministre —

Le deuxième étudiant — Bravo ! (Il applaudit)

15

(Bl. Blanchou au Comédien — J'aimerais, ministre, que vous
fassiez au peuple un discours de votre
façon —

(Le Comédien s'avance : Roulement de
tambour, le peuple applaudit frénétiquement.
Le ministre va parler)

(Bl. Blanchou se lève — Que vois-je ! Dans ce trou :
un regard insistant. Serait-ce déjà
la conspiration ? Le regard, il me
semble, est désagréable aux ~~yeux~~
jambes de la reine. O moi, compagnons :
défendons le royaume !

(La ~~police~~ ^{police} ~~étudiant~~ s'affaire, fait
rapport au ministre)

Le Comédien — C'est un rat.

(Bl. Blanchou — Qu'il sorte de son trou menaçant,
(la police s'affaire de nouveau, fait
un autre rapport)

Le Comédien — Il attend pour sortir que votre
majesté en sa bonté suprême, lui
assure la vie, l'indépendance et
la liberté.

(Bl. Blanchou — Autant exiger ma couronne. Allez,
faites-lui les promesses qu'il faudra ;
ensuite, nous le jugerons selon notre
bon plaisir.

~~(Le roi s'exprime ainsi)~~

(le roi reprend son trône . On lui amène le rat)

~~(le rat sort . On le présente , muni d'un bon , à la cour)~~

Alcibiade — Qui il est mignon ! le gentil petit rat !

(le rat se prodigue en révérences)

le comédien — On disait, ~~mais~~ ma foi, un jeune fonctionnaire d'avenir.

le 1^{er} étudiant — Il est, dit-il, d'origine québécoise.

le comédien — Voilà la raison de sa civilité.

Alcibiade — Qui il est mignon ! Sire, donnez-moi.

le 2^e étudiant — Part au rat !

(Bl. Blanchon — le rat, même de belle allure, ne semble pas très populaire.)

le 2^e étudiant — Part au rat !

Alcibiade — Sire mon roi, serez-vous si déboussaillé que vous préférerez au mieux le goût de la canaille.

(Bl. Blanchon — Que non, ⁺ belle reine, que non ! Que ce jeune rat soit désormais votre page : tel est notre bon plaisir.)

le comédien — Noble rat, prenez place à gauche de la reine.

(Protestation du peuple, dont Grégoire survenant prend le parti. le tambour roule, la police est impuissante. la cour s'alarme, recule : c'est la révolution. le roi reçoit un coup de bâton ; il tombe, il est mort ; non, il se relève.)

a en raison de l'insulte.

Bl. Blanchou — Es-tu devenu fou, comédien ? Quels sont ces chaises ? Et quelle est cette horreur qui me regarde avec avidité ?

Célimène — Sire, mon roi ...

Bl. Blanchou — Arrivez, chérie ! Quelle est cette folle ? A-t-elle idée d'un pareil épouvantail ?

(Célimène s'évanouit. Le rat la soutient.)

Le rat — Douce reine, reprenez vos faibles esprits. Ce vous repoussant l'usurpateur s'est démasqué. Rendez grâce au ciel : vous êtes entre les bras du monarque légitime.

Célimène — Mon roi !

Le rat — Ma reine !

(Ils occupent les trônes, la reine ouvre son parapluie, le roi tient majestueusement son face-à-main)

Bl. Blanchou — Quelle opérette ! Ce n'est pas mon texte ; je proteste.

Le comédien — Je proteste pas. Le roi et cette reine vous font beaucoup d'honneur en daignant admettre de leur présence souveraine le dévouement de votre comédie.

Bl. Blanchou — Le dévouement, dites-vous ?

Le comédien — Oh oui ! Jussieu, Blanqui, Blanquet, l'héroïne

19

est déjà sur la scène, afin de ne pas manquer
le rendez-vous, car la dernière scène
d'une comédie respectable est le rendez-vous
suprême des amants.

~~Barthe~~ Bl. Blanchon — Barthe!

Berthe — Pressis Blancsi Blanchon!

Bl. Blanchon — Que vous êtes isolés, mes belles enfant!

Berthe — Ce n'est rien.

Bl. Blanchon — Enfin, je vois dans vos yeux l'attente
de plus charmant des hommes. Il vous
a fallu ^{faire une comédie} ~~se faire~~ avant d'en convenir.

Berthe — Je n'étais qu'une sottise.

Bl. Blanchon — Tous les prétextes vous étaient bons
pour échapper à l'amour, même ma
fête de Jean. Faut-il pas vrai, Gri-
gais?

Grigais — Blancsi Blanchon, tu connais ma
façon de raisonner. Eloigne-toi, je t'en
prie, et pas un mot de littérature. Je
lais les grimoires connus le faire, ou
deux amants, au lieu de s'embrasser
tout bonnement, se fuient durant
cinq actes. Ce n'est pas naturel et
ce n'est pas humain. Tu mériterais
encore une leçon.

Berthe — Blancsi Blanchon, je vous pardonne; sans

20

Vous je n'aurais jamais connue la valeur de mon attachement.

Scène II

Principaux personnages. Bertrand paraît et Berthe va vers lui : ils se tiennent les mains.

B. Blanchon — Comédien, raconte-nous une histoire.

Le comédien — Ce n'est plus une histoire, c'est quelque chose de mieux : La déesse et le dieu que découvre l'amour. C'est l'humanité qui dans ces deux enfants atteint son expression la plus belle et la plus haute... Voyez, en face l'un de l'autre, ils éprouvent une sorte de vertige, et pour se maintenir à ce fait divin, ils doivent se retenir par les mains.

B. Blanchon — Et la morale de cette histoire, Comédien !

Le comédien — La morale de cette histoire est que seul l'amour a prévalu et prévaudra contre le règne du Fat.

(Tambour. Le cortège s'organise, le roi et la reine en veulent prendre la tête, mais ce sont les amants qui sortent les premiers, le rat et la chipie, malgré leur majesté, sortiront les derniers.)

Fin.